
Dossier Monde paysan

05 – Éditorial

Frédérique Letourneux, journaliste et docteur en sociologie

06 – La vie au village

Frédérique Letourneux

14 – Paysages de bocage et agriculture : « je t'aime moi non plus »

Monique Toublanc, maître de conférences à l'ENSP de Versailles

24 – « J'ai appris la ferme ». Entretien avec Jean-Loup Trassard

Nicola Denis, traductrice

30 – L'image du paysan dans le cinéma français (2010-2020)

Antoine Glémoin, président d'Atmosphères Production

36 – Art et ruralité : une rencontre fructueuse

Éva Prouteau, critique d'art et conférencière

44 – L'art du recyclage

Bernard Renoux, photographe

50 – L'homme des marais

Frédérique Letourneux

56 – Anne Guillaumin, du rêve à la ruralité

Florence Falvy et Marie Hérault, journalistes

62 – La ferme en héritage : Christophe Guittet, Loïc et Dylan Chemin

Pascaline Vallée, journaliste culturelle et critique d'art

68 – Jean-Marie Gabillaud : un moment formidable et compliqué

Gilles Bély, journaliste

Carte blanche

75 – **Artiste invité :** Benoit Rondot

80 – **Principe moteur**

Éva Prouteau

Chroniques

82 – **Échos / Monde paysan**

Alain Girard-Daudon, Bernard Renoux, Pascaline Vallée

84 – **L'ancien et le nouveau mondes**

François-Jean Goudeau, enseignant permanent aux Métiers du livre, IUT de La Roche-sur-Yon, université de Nantes

88 – **Des histoires pour le temps présent**

Alain Girard-Daudon, libraire

90 – **Au grand air**

Thierry Pelloquet, conservateur en chef du patrimoine

94 – **Brèves**

Alain Girard-Daudon, Agathe Le Gouic, Éva Prouteau, Pascaline Vallée



La vie au village

Frédérique Letourneux

Se dire « paysan », ou pas ? Revenir sur l'histoire des mots nous en dit beaucoup sur la manière dont un groupe social se désigne et est désigné par les autres. Les autres, en l'occurrence, ce sont les urbains, les « gens de la ville ».

Au XVIII^e siècle, le terme « paysan » désigne simplement un habitant de la campagne, sans qu'il soit fait référence à son activité. La paysannerie forme alors plus des trois quarts de la population et l'activité agricole est dominante. La spécialisation des métiers et la division du travail se traduisent progressivement par un glissement sémantique du terme vers l'activité agricole en tant que telle. Pourtant, comme le rappelle l'historienne Annie Moulin¹, l'adjectif « paysan » a conservé durant tout le XIX^e siècle un sens péjoratif : « L'adjectif "paysan" est synonyme de grossier et de rustre. C'est sans doute pourquoi les hommes politiques préfèrent employer dans leurs discours le qualificatif plus valorisant de cultivateur. Les propriétaires fonciers fervents d'agronomie se parent volontiers du titre d'agriculteurs. » Il faut attendre le XX^e siècle pour que le mot soit réhabilité, et même revendiqué par les organisations agricoles qui se développent dans l'entre-deux-guerres, avant qu'il ne soit à nouveau délaissé dans les années 1960 alors que domine la figure de l'exploitant, de « l'agriculteur technicien ». En ce début de XXI^e siècle, le terme semble connaître un nouveau retour en grâce, au nom des valeurs – « authenticité » et « retour à la terre » – dont il est porteur.

Ce premier détour par l'histoire du mot « paysan » dit toute la difficulté des agriculteurs à se définir et à se laisser définir. C'est ce que rappellent les chercheurs Bertrand Hervieu et François Purseigle² : « À la recherche de leurs propres définitions et langages, l'agriculture et les agriculteurs éprouvent de grandes difficultés à se nommer. "Paysan" le temps d'un salon ou d'une manifestation, "agriculteur" sur l'exploitation, "chef d'entreprise" sur les scènes politiques, le personnel agricole peine à trouver des qualificatifs. » S'il est si difficile de trouver un terme qui fasse consensus, c'est qu'aujourd'hui – sans doute encore plus qu'hier – les paysans forment un groupe disparate : qu'y a-t-il en effet de commun entre un exploitant céréalier de la Beauce et une maraîchère cultivant en bio à Saint-Fiacre ? Existe-t-il encore une paysannerie, entendue comme un groupe social constitué en soi et pour soi ? La question mérite d'être mise en perspective et de prendre en compte le temps long de l'évolution des représentations. La campagne ne peut se penser sans la ville, les paysans sans les citadins. Et réciproquement.

Quand les paysans étaient majoritaires...

Il faut rappeler que vers 1850 plus de 70 % des trente-cinq millions d'habitants que comptait la France vivaient à la campagne. Plus de la moitié des seize millions d'actifs

1. Annie Moulin, *Les Paysans dans la société française. De la Révolution à nos jours*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1988, p. 10.

2. Bertrand Hervieu et François Purseigle, « Images et imaginaires agricoles : histoire d'une [dés]illusion marchande », *Déméter*, 2007, p. 9-36, p. 13.



Intérieur paysan, Charles Géniaux, photographie, Billiers (Morbihan), 1870. La salle commune communique directement avec l'étable. Coll. Mucem, Marseille. Inv. Ph.1941.29.20. © Mucem/Charles Géniaux.

était alors composée de paysans³. Le monde rural était très hiérarchisé, avec d'un côté les propriétaires terriens, de l'autre les métayers et les journaliers qui vendaient leur force de travail. Les conditions de vie et de travail étaient, pour la majorité, encore très misérables. L'historien René Bourrigaud rapporte ce témoignage publié dans la revue *Agriculture de l'Ouest* en 1844: «Partout où il existe une cabane, qu'une famille malheureuse a péniblement construite sur un terrain inculte, dont elle ne jouit que par tolérance et d'une manière précaire, le sol se défriche autour de l'habitation, par suite d'un travail commode et intéressé de tous les instants dont cette famille peut disposer en dehors des journées qu'elle a l'habitude de faire pour autrui⁴.»

Si l'on connaît bien le travail de Louis-René Villerme pour établir son *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, on a moins entendu parler de l'enquête qu'il a menée avec l'économiste et démographe Louis-François Benoiston de Châteauneuf en Bretagne, en 1840-1841, sur les conditions de vie des paysans: «Ils soulignent la misère qui règne dans les campagnes de l'Ouest et leur description de l'habitat paysan n'a rien à envier à celle que Guépin et Bonamy font de l'habitat ouvrier à Nantes quelques années plus tôt», précise René Bourrigaud⁵. Parmi les non-paysans, les hiérarchies sociales sont également très marquées, avec en haut de l'échelle sociale les notables locaux, prêtre, instituteur, notaire et médecin. Les villages et

les bourgs abritent aussi des artisans – sabotiers, forgerons, charrons, charbonniers – et des commerçants. Les domestiques, notamment les nourrices, restent également des figures centrales du monde rural durant tout le XIX^e siècle.

Si les conditions objectives d'existence sont difficiles, l'image de la paysannerie dans les représentations littéraires ou artistiques reste longtemps très contrastée. D'un côté la tradition pastorale, incarnée par les romans de George Sand, notamment *La Mare au diable* (1846), dresse le portrait d'un monde paysan idéalisé, «caractérisé par la sagesse, la pondération, la pureté des sentiments», comme l'écrit le chercheur Rémy Ponton⁶. Cette fiction du «bon paysan» s'inscrit dans un registre d'opposition à la ville corrompue. De l'autre, la tradition réaliste inaugurée par Honoré de Balzac avec *Les Paysans* (1844) présente les personnages comme des êtres frustes, cupides et sournois. Jusqu'à la fin du Second Empire, d'autres auteurs, pour la plupart des républicains, vont perpétuer ces stéréotypes: «Ils reprochent à la paysannerie son apathie politique, sa soumission à la bourgeoisie et sa docilité au régime impérial», poursuit Rémy Ponton⁷.

La figure du paysan républicain

L'avènement de la III^e République en septembre 1870 va progressivement faire évoluer l'équilibre



Travail du foin, lieu-dit «La Geslandière», commune des Chapelles (Mayenne), vers 1910. © Archives départementales de la Mayenne.

des forces et changer les représentations. Les historiens estiment que l'adhésion progressive des paysans aux idéaux républicains s'explique surtout par une amélioration de leurs conditions de vie. Tandis que les villes continuent de croître, le monde rural connaît un certain déclin. Même si, au niveau local, la population active reste majoritairement agricole: les démographes estiment ainsi qu'en 1882, dans la Loire-Atlantique, la population active agricole s'établit à 55 % de la population active totale, ce qui est nettement plus que la moyenne nationale, évaluée à la même date à 48,4 %⁸. En revanche, on retrouve en Loire-Inférieure comme partout ailleurs le développement rural et l'ouverture vers l'extérieur. Ce phénomène est bien décrit par le pédagogue Roger Thabault dans son livre au titre évocateur: *Mon village, ses hommes, ses routes, son école*, publié en 1943. En dressant le portrait du village de Mazières-en-Gâtine, dans les Deux-Sèvres, au nord de Niort, il témoigne de la manière dont les campagnes s'ouvrent au monde à la fin du XIX^e siècle. Plusieurs facteurs y contribuent. D'abord, le développement des moyens de transport et l'amélioration des réseaux routiers facilitent grandement la circulation des hommes. Les marchés et les foires, qui sont le plus souvent pluriannuelles, deviennent des points de repère obligés. La période est aussi marquée par la généralisation de l'enseignement primaire, que les lois Ferry de 1881-1882 ont rendu obligatoire et accessible à tous. L'école occupe rapidement une place centrale dans le

village, et joue un rôle d'instance de socialisation républicaine et laïque.

La structure sociale reste pourtant essentiellement paroissiale, et le paysan intégré dans un réseau familial et communautaire. Comme l'écrit l'historien René Bourrigaud: «Le paysan n'est pas d'abord un individu, mais un élément d'un groupe, plus exactement de plusieurs réseaux et groupes dont l'un est dominant. Le paysan de l'Ouest est membre d'une famille, d'une paroisse, d'un petit pays. Il n'est que secondairement citoyen d'une commune, d'un canton, d'un arrondissement, d'une nation. Il le deviendra de plus en plus quand il assimilera la lecture, le droit de vote, en même temps que les rudiments de l'histoire nationale et les premières connaissances scientifiques, quand le message diffusé par l'école remplacera au moins partiellement celui qui était transmis par les anciens dans les veillées⁹.» Certes, le mouvement est en marche, mais la transformation des structures sociales est lente.

Si on suit la sociologue Nicole Eizner¹⁰, l'image du paysan est mobilisée par des camps idéologiques opposés, au nom de la défense de principes et de valeurs antagonistes. D'un côté, l'idéologie conservatrice, d'inspiration catholique, valorise l'image d'une paysannerie éternelle, dont le modèle de développement est autarcique, autonome, en opposition à la ville. Nicole Eizner écrit: «L'idéologie conservatrice s'appuie sur une philosophie à la fois antihistorique et antiégalitaire.

3. Gérard Noiriel, «Ni intemporelle, ni passive, la France paysanne», *Manière de voir*, n° 166, août-septembre 2019.

4. René Bourrigaud, *Le Développement agricole au XIX^e siècle en Loire-Atlantique*, Nantes, CHT, 1994, p. 68.

5. *Ibid.*, p. 83.

6. Rémy Ponton, *Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du dix-neuvième siècle*, Actes de la recherche en sciences sociales, vol. XVII-XVIII, 1977, p. 62-71.

7. *Ibid.*, p. 67.

8. R. Bourrigaud, *op. cit.* note 4, p. 74.

9. *Ibid.*, p. 114.

10. Nicole Eizner, «L'idéologie paysanne», dans Yves Tavernier et al., *L'Univers politique des paysans dans la France contemporaine*, Paris, Presses de Sciences po, 1972, p. 317-334.

la "culture" au sens ethnologique du terme, comme discours sous-jacent¹³. »

Comme le rappelle l'historien, ces représentations, essentiellement produites par des urbains, visent à faire disparaître l'image du paysan témoignant d'une pratique ancestrale au profit de celle d'un agriculteur moderne, compétent. Pour sa part, Nicole Eizner écrit : « Être agriculteur n'est plus un état, mais un métier qui exige des connaissances solides et pas seulement un savoir-faire. Une idéologie économiciste et technicienne apparaît alors. L'agriculteur est un producteur avant tout¹⁴. »

« En 1983, un agriculteur nourrit quarante personnes contre sept en 1960. »

Une paysannerie réinventée ?

En vingt ans, la production agricole connaît alors un accroissement sans précédent. L'historienne Annie Moulin le souligne : « La production a augmenté en volume de 64 % entre 1959-1961 et 1979-1981. Comme, dans le même temps, la population active agricole a diminué de moitié, les gains de productivité ont été considérables. Ils sont nettement supérieurs à ceux de l'industrie. En 1983, un agriculteur nourrit quarante personnes contre sept en 1960¹⁵. » Dans le même temps, les agriculteurs se retrouvent désormais minoritaires dans un monde rural investi par la civilisation urbaine. La population agricole représente désormais 1,4 % de la population âgée de plus de quinze ans dans les Pays de la Loire (0,9 % à l'échelle nationale, selon l'INSEE¹⁶). Par leur mode de vie, les agriculteurs partagent désormais les aspirations des classes moyennes, même si cela ne se traduit pas nécessairement par une homogénéisation des situations objectives. De grandes exploitations pleinement incluses dans le capitalisme agraire côtoient ainsi de petits producteurs qui se retrouvent parfois au bord de l'asphyxie économique, soumis aux diktats de l'agroalimentaire et aux lobbies des produits phytosanitaires.

Pourtant, entre ces deux images qui ne sont finalement que les deux faces opposées de l'agriculteur capitaliste, une troisième est apparue au cours de ces dernières années, celle d'un exploitant qui défend le titre de « paysan »

pour valoriser un mode de production naturel, en rupture avec le modèle productiviste de ses aînés. À la recherche d'un modèle lui garantissant une certaine autonomie, il revendique aussi son inscription sur un territoire, via la promotion des circuits courts. Si certains débats continuent d'être structurés autour d'une opposition entre « modernité » et « tradition », de nouveaux enjeux sociaux semblent apparaître autour des enjeux écologiques et sanitaires ou encore du lien entre les paysans et les citadins sur un territoire partagé. Il ne faut pas pour autant sous-estimer la capacité du système capitaliste à internaliser la critique et à développer une figure enviable du localisme. À l'heure où le milieu rural n'est plus défini par les paysans qui l'habitent, les images marketing ne nous ont jamais autant vendu de figures du « rustique » et de « l'authentique ». C'est d'ailleurs toute l'ambiguïté du désir de ruralité exprimé par de nombreux citadins : la plupart des nouveaux arrivants dans les campagnes veulent échapper aux contraintes des travaux agricoles (odeurs, bruits) tout en valorisant « l'esprit village ». Ce phénomène d'urbanisation est particulièrement criant dans les Pays de la Loire, qui se hissent au sixième rang des régions métropolitaines les plus artificialisées, selon l'INSEE. Le phénomène semble inéluctable : les lotissements grignotent peu à peu les terres agricoles. En arrivera-t-on bientôt à un monde rural sans paysans, réservé à de riches citadins pouvant se payer le luxe de vivre dans un cadre de vie préservé, pour reprendre la « logique de clubbisation » définie par le sociologue et urbaniste Éric Charmes¹⁷ ? Une alternative est sans doute à trouver dans une articulation repensée entre les territoires de nos villes et ceux de nos campagnes.

Frédérique Letourneux est journaliste, spécialisée dans les thématiques sociales et sociétales.

13. Jean-Luc Mayaud, « L'œil photographique et la révolution agricole. Images et non-images de la technologie aux champs », *Économie rurale* [en ligne], 300, juillet-août 2007, mis en ligne le 12 novembre 2009, URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/>, p. 31.

14. N. Eizner, *op. cit.* note 10, p. 329.

15. A. Moulin, *op. cit.* note 1, p. 231.

16. Source : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=REG-52>
<https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=FRANCE-1>

17. Éric Charmes, *La Revanche des villages. Essai sur la France périurbaine*, Paris, Seuil, coll. « République des idées », 2019.



Site de Courossé dans les Mauges, entre les communes de La Chapelle-Saint-Florent et de Saint-Pierre-Montlimart. © Photo Dominique Drouet.



Paysages de bocage et agriculture : « je t'aime moi non plus »

Monique Toublanc

Au cours des cinq dernières décennies, la trajectoire des paysages de bocage est révélatrice à bien des égards de l'évolution à la fois de l'idée de paysage et du regard porté sur le lien agriculture-paysage, notamment dans les politiques publiques.

Le paysage est ici entendu comme une modalité particulière, sensible et symbolique de la relation d'une société à son environnement (Berque, 1991 et Berque, 2000); une manière d'insister sur la double dimension matérielle et idéale du paysage, à l'interface entre une subjectivité individuelle ou collective et une réalité biophysique transformée par les activités humaines. Il sera aussi considéré comme une « empreinte parce qu'il exprime des façons de faire et de voir qui lui sont antérieures et [comme une] matrice parce qu'il informe à son tour des façons de voir et des façons de faire qui exprimeront ultérieurement d'autres paysages » (Berque, 1987, p. 24).

L'histoire des relations entre les agriculteurs et les paysages de bocage peut s'ordonner en plusieurs actes dont les temporalités peuvent se recouvrir : la destruction du bocage, une dynamique de replantation des haies, la politique agrienvironnementale et, enfin, la réhabilitation agricole.

La destruction du bocage

Dans beaucoup de régions françaises, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le bocage comme système agraire composé de parcelles encloses de haies vives et de fossés est considéré comme un obstacle au projet agricole qui peut alors se résumer ainsi : modernisation, productivisme et mécanisation, rationalisation de l'espace. Pour conduire ce projet, il convient d'optimiser l'espace : les décideurs de l'époque créent le remembrement. Considéré comme d'intérêt général, ce dispositif vise à réorganiser l'espace, c'est-à-dire à désenclaver et regrouper les parcelles afin d'augmenter la productivité. Il sera l'instrument de l'idéologie du moment où la *tabula rasa*¹ domine dans les pratiques de l'aménagement du territoire et conduira à la disparition d'éléments émergés du bocage : l'arbre, la haie, les fossés, les chemins. Regardé comme un moyen de production au service d'un objectif, l'intensification de l'agriculture, et non comme un espace de délectation, le bocage n'a pas le statut de paysage dans les politiques

¹ Maurice Le Lannou, *Le déménagement du territoire. Réveries d'un géographe*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.

vivante et inerte de façon incessante, cette activité humaine a pour particularité de marquer puissamment les territoires. « On y voit à l'œuvre et sans masque, la rationalité des agriculteurs aux prises avec le sol, le substrat d'origine qui s'oppose, résiste ou se prête. » (Corajoud, 2003, p. 9.) Dans nos sociétés urbanisées, il n'est pas rare que les paysages agricoles soient assimilés à des paysages naturels car dans les mémoires et l'imaginaire collectif l'agriculture demeure perçue comme une activité en relation avec la nature; une perception qui se perpétue dans les représentations sociales comme en témoigne le regard paradoxal – tantôt dépréciatif, tantôt laudatif – porté aujourd'hui sur l'agriculture. En effet, selon que celle-ci compose avec la nature, cherche à la maîtriser, à l'exploiter, la transforme ou s'en affranchit totalement, les agriculteurs sont soit critiqués pour les dommages infligés à l'environnement et donc au paysage, soit se

L'agriculture demeure perçue comme une activité en relation avec la nature. »

voient chargés d'inventer un autre rapport au monde qui nous environne, comme par procuration. Et par ricochet, la qualité du lien agriculture / nature apparaît comme une condition nécessaire pour que chacun puisse à son tour tisser avec son milieu de vie une relation amène, autrement dit émailler son quotidien d'expériences paysagères riches et bénéfiques. Cette représentation de l'agriculteur comme acteur clé est solidement ancrée dans les mentalités collectives. Dans tous les cas, que l'agriculteur soit critiqué (agribashing) ou célébré, par la force du passé une procuration lui est donnée par les urbains pour prendre en charge la gestion et l'entretien du territoire dans ses deux dimensions, matérielle et idéale.

Filer les vicissitudes du bocage, tour à tour estimé et mésestimé, dans ses liens à l'agriculture montre un regain d'intérêt sociétal pour certains paysages agraires, dont le bocage, une reconnaissance qui certes n'empêche pas, aujourd'hui encore, les destructions de haies (un monument toujours en péril malgré les actions menées de longue date), mais qui peut nous laisser espérer que les paysages produits par l'activité agricole ne seront plus perçus comme des impensés (le paysage résultante ou empreinte) mais comme

le fruit d'une attention au milieu (le paysage matrice) conduisant les agriculteurs à innover en partenariat avec les autres acteurs directs ou indirects? de la fabrique des paysages ruraux.

Bibliographie

R. Ambroise, M. Toublanc, *Paysage et agriculture pour le meilleur !*, Dijon, Educagri éditions, 2015.

A. Berque, « Paysage-empreinte, paysage-matrice : éléments de problématique pour une géographie culturelle », *Espace géographique*, t. XIII, n° 1, 1984, p. 33-34 ; doi : <https://doi.org/10.3406/spgeo.1984.3890> https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1984_num_13_1_3890

A. Berque, « Milieu et motivation paysagère », *L'Espace géographique*, t. XVI, n° 4, 1987, p. 244.

A. Berque, « La transition paysagère comme hypothèse de projection pour l'avenir de la nature », dans A. Roger, F. Guéry (dir.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Paris, Champ Vallon, 1991, p. 217-238.

A. Berque, *Médiance : de milieux en paysage*, Paris, Belin, [1990], 2000.

J.-P. Billaud, *Environnement et gestion des territoires*, MATE, CNRS, Paris, La Documentation française, 2002.

M. Calame, *Comprendre l'agroécologie : origines, principes et politiques*, Clamecy, Charles Léopold Mayer, 2017.

M. Corajoud, « Le paysage, une expérience pour construire la ville », conférence donnée à Paris, 2003, texte pdf en ligne.

D. Henry, M. Toublanc (dir.), « Paysag(s) et agricultur(e)s. Pratiques, projets et politiques dans les territoires ruraux et périurbains », *Projets de paysage*, n° 17, 2017, mis en ligne en janvier 2018, URL : http://www.projetsdepaysage.fr/dossier_th_matique

M. Le Lannou, *Le déménagement du territoire. Réveries d'un géographe*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.

A. Pernet, *Le grand paysage en projet. Histoire, critique et expérience*, MetisPresses, 2014.

M. Rue, « L'agroforesterie intraparcélaire au cœur d'une élaboration paysagère menée par l'agriculteur », *Projets de paysage* [En ligne], n° 19, 2018, mis en ligne le 1^{er} décembre 2018, consulté le 15 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/435> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.435>

M. Toublanc, Y. Luginbühl, « Des talus arborés aux "haies bocagères" : des dynamiques de pensée du paysage inspiratrices de politiques publiques », dans M. Berlan-Darqué, Y. Luginbühl, D. Terrasson (dir.), *Paysages : de la connaissance à l'action*, Versailles, Éditions Quæ, 2007, p. 163-177.

M. Toublanc, Y. Luginbühl, « Des arbres sur talus au néobocage », dans A. Antoine, D. Marguerie (dir.), *Bocage et sociétés*, coll. « Espaces et Territoires », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 429-444.



7. Certains auteurs, dont Yuna Chiffolleau, appellent de leurs vœux la participation de la population non agricole aux élections des représentants des professionnels agricoles dans les chambres d'agriculture.



L'abattage d'arbres en quantité pour faciliter la culture des céréales a entraîné la disparition des haies avec talus et fossés. Commune d'Ernée.

« J'ai appris la ferme »

Entretien avec Jean-Loup Trassard

Propos recueillis par Nicola Denis

Un après-midi de pluie abondante, fin février, dans la maison de Jean-Loup Trassard à Saint-Hilaire-du-Maine (Mayenne). Maison natale, maison d'une vie, maison mère, comme l'écrivain aime à le rappeler. Maison littéraire aussi.

Cette maison, qui a vu naître vos livres, m'inspire tout naturellement la première question : qu'écrivez-vous en ce moment ?

J'écris trois lignes tous les soirs, avant le dîner ; en ce moment je recopie et retravaille un petit texte, *Pourquoi je me suis enraciné en Mayenne*. J'ai appris à marcher sur la terrasse de la maison, après on m'a lâché et j'ai commencé à toucher la terre, à faire un premier petit jardin. Mon père était de la Manche et ma mère de la Sarthe, ils n'étaient donc pas de la Mayenne, alors que moi, je me suis enraciné comme une plante ici. C'est un texte qui essaie de sonder les raisons de quelque chose qui va au-delà de l'attachement, le fait simplement *d'être d'ici* – un tout petit texte de neuf pages et demie. Je voudrais que ce soit comme un poème en prose, et je suis mécontent parce que ce n'est pas assez poétique.

Vous vous dites formé par la vie à la campagne, par les gestes de l'artisanat, par l'agriculture et l'élevage...

Oui, à dix ans je suis devenu l'ami du garçon de la ferme d'à côté, où j'ai appris l'univers de la ferme. Et de dix à vingt ans, j'ai fait tous les travaux possibles à la ferme, même les plus sales, consistant à répandre le fumier sur la terre, parce que, avant de labourer, on fume, comme on dit. Le cultivateur dépose des petits tas dans les champs qu'il faut ensuite répandre avec une fourche. Alors le fumier vous vole dans la figure quand il est pailleux, on est dedans jusqu'au cou, avec une bonne odeur de fumier ! En plus, on devait charger le fumier dans le tombereau avant, on était donc sur le tas de fumier, avec une fourche, et la fumée du fumier qui fermente vous monte dans les vêtements qui en sont complètement imbibés. Ce n'est pas seulement une des tâches les plus sales à la ferme, mais aussi une des plus dures : secouer une fourche pleine n'est pas du tout facile. J'ai fait tout ça, puisque je n'y étais pas obligé, j'aimais participer. De dix ans à vingt ans, j'ai appris la ferme, de zéro à dix ans, j'ai appris le jardin, c'est à ces moments-là que je me suis enraciné.

Est-ce que le rapport aux animaux a également toujours été important pour vous, ou est-ce la terre qui prime ?

C'est la terre qui prime ! Mais, enfant, j'ai eu pendant plusieurs années un élevage de poules et de lapins dont je m'occupais moi-même. Après, devenu adolescent, j'ai



Au premier plan, les barbelés ont remplacé les haies, près de Saint-Hilaire-du-Maine.

appris un peu la relation avec les chevaux à la ferme des voisins, j'aimais beaucoup les juments perchonnes. Un jour où le patron n'était pas là, le domestique m'a permis d'équiper moi-même la jument, de lui mettre le collier pour aller chercher du *coupage* (ce qu'on donne le soir aux vaches pour qu'elles se tiennent tranquilles pendant la traite) et j'ai fait le travail avec fierté. En 1968, j'ai repris l'élevage de mon père. J'ai gardé les vaches que nous avions déjà, tout en doublant mon terrain et le nombre des vaches au fil des années. Mais puisque j'ai perdu de l'argent tous les ans pendant trente ans, j'ai fini par arrêter l'élevage. À cause de mon salarié et des charges sociales je ne m'en sortais absolument pas, et pourtant j'avais des bêtes de viande de première qualité.

Diriez-vous que la ferme qui est celle de vos apprentissages agricoles illustre à sa manière la transformation qui s'est opérée dans l'agriculture ?

Oui, et je lui reproche avant tout de faire du bruit, un bruit d'usine, d'industrie justement, peu agréable pour le voisinage. Mes voisins ont trois tunnels couverts en plastique qui abritent plus de trois cents veaux, dans lesquels personne d'étranger ne doit entrer et dont la ventilation est bruyante. À plusieurs reprises, j'ai entendu des éleveurs dire qu'ils ne mangeraient pas « de viande comme ça », celle des veaux ou des volailles élevés chez eux en batterie. On est arrivé

au sommet de l'aberration quand l'éleveur ne veut plus manger les bêtes qu'il nourrit !

Pour notre petite agriculture de bocage en Mayenne, les choses se sont beaucoup dégradées après la guerre, aux environs de 1950, quand les tracteurs ont éliminé les chevaux et, par la même occasion, les artisans : plus de charron, de bourrelier, de maréchal-ferrant. Pour moi, c'est un drame, l'élimination des artisans, une population avec une moralité exceptionnelle, de vrais formateurs de la jeunesse. Les artisans fabriquaient des choses, et ils le faisaient pour les autres. On cultivait des plantes plus variées à l'époque : par exemple, on récoltait le trèfle un peu sec et on le battait pour avoir de la graine de trèfle pour l'année d'après. On prenait la peine de semer des betteraves, de planter des choux fourragers, maintenant on fait dix hectares de maïs, et terminé, c'est presque de la monoculture, juste une alternance entre blé et maïs. Avant on faisait dans un champ des pommes de terre, une rangée de carottes...

Dans mon enfance, les fermes étaient possédées par des petits propriétaires qui recevaient des fermages assez minables et ne voulaient assurer aucune réparation, encore moins de nouvelles installations. Après la guerre, comme leurs fermes ne rapportaient pas, ils ont fini par vendre et les fermiers ont acheté en s'endettant. Avant, l'endettement était vécu comme



Quelques arbres alignés et isolés signalent l'ancien tracé d'une haie. Juvigné.

honteux, mais après la guerre, pas du tout, les banques encourageaient les emprunts, grâce auxquels les agriculteurs ont pu acquérir des machines, de la terre : ils sont devenus propriétaires. Dans mon dernier livre, *Verdure*¹, j'ai fait une diatribe contre les cultivateurs, parce qu'à cause de leurs dettes ils ne supportent plus que ce qui rapporte, et essaient d'éliminer tout ce qui ne rapporte pas. Je trouve que ce n'est pas un bon critère pour savoir ce qui a le droit de vivre. Toutes les bestioles des haies abattues – les putois, les écureuils, les belettes, les chouettes, les oiseaux –, tous ces animaux sont à leurs yeux des « nuisibles ». Seul ce qui rapporte aurait droit à l'existence : les céréales, le maïs, les cochons et les bovins. C'est ce qui me désole aujourd'hui dans l'évolution paysanne, l'absence d'idéaux et de respect, le règne de l'argent ! Bien sûr, l'argent a toujours compté, mais comme il y en avait très peu, on ne le voyait pas !

Connaissez-vous encore une belle figure de paysan comme celle dont vous dressez le portrait dans *L'Homme des haies*, qui s'adonne à l'entretien des haies alors que le fils a repris ce qui s'appelle désormais « l'exploitation familiale » ? « L'homme des haies », totalement inventé, est une image parfaitement réaliste en Mayenne à la moitié du xx^e siècle. Aujourd'hui, la figure du paysan n'a plus le même sens. C'est devenu un chef d'entreprise agricole qui travaille avec des machines et reçoit des aliments qui lui sont

livrés par des camions. Il n'y a plus du tout le rapport aux animaux qu'on connaissait autrefois : les chevaux ont disparu, les vaches sont uniquement quatre pattes et un pis pour faire du lait puisqu'on leur coupe les cornes, et les cochons et les veaux ne sont pas à eux. Ce n'est pas du tout comme un éleveur qui noue un lien avec ses bêtes, qui les fait grandir.

Votre œuvre littéraire semble avoir opéré un basculement d'une véritable célébration de la campagne vers la dénonciation...

Oui, et *Verdure* en est le résultat. Ce n'est pas pour moi de la littérature au sens propre, mais un recueil d'articles polémiques (datant de 1975 jusqu'à hier). Alors avant, ce que j'écrivais me donnait l'occasion de célébrer la campagne, les chemins creux, les fleurs sauvages... Maintenant, je rugis parce qu'on est en train de détruire le bocage que j'aime !

Justement, le dernier texte de *Verdure* est titré « Un procès moderne ». À qui le faites-vous ?

À tous les cultivateurs d'aujourd'hui en Mayenne. L'idée est que ces gens mériteraient qu'on leur fasse un procès au nom des générations futures, un procès en responsabilité collective. J'appelle ça un procès moderne, puisque cela se fait déjà aux États-Unis. Ils veulent la modernité, je vais leur en donner ! Même s'il n'y avait qu'une condamnation morale et non pas financière, je suis sûr que d'être montrés du

¹ Jean-Loup Trassard, *Verdure*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2019.

doigt aurait un effet et inciterait les cultivateurs à mettre moins de produits nocifs, ne serait-ce que pour pouvoir dire qu'ils en utilisent moins que le voisin.

Si on revient un instant à la célébration, vous, en tant qu'écrivain, chantez la campagne avec la langue, parfois dans le patois mayennais.

Oui, avec le travail des cultivateurs-éleveurs, le soin de semer et de récolter, j'essaie de faire de la littérature. Et j'inclus de temps en temps un

Même si on incite les gens à planter, on ne peut pas leur interdire d'abattre.

peu de patois qui, pour moi, représente les sons liés à cette terre. Les haies pour délimiter les champs n'existent que depuis le XVII^e siècle, elles ont été plantées de *bros* (épineux, surtout le prunellier), et pendant que les paysans y travaillaient, la cigarette au coin du bec, que la pelle tapait sur la terre, celle-ci a entendu des mots, puis des sons s'y sont incorporés. En aimant cette terre, en la creusant, je me dis toujours qu'il y a du patois dedans, une langue ancienne, liée à l'agriculture et pas seulement un « mauvais causement », comme on dit ici.

Les haies que vous évoquez semblent encore assez présentes près de Saint-Hilaire-du-Maine...

Oui, nous avons échappé au fameux remembrement des années 1970, c'était trop vallonné, alors que tout près d'ici, dans la commune de Juvigné, il n'y a plus une haie debout. À l'époque j'avais d'ailleurs dit au maire : « Le remembrement ? Je les attends avec le fusil au bout de mes champs ! » En 1975, j'avais déjà publié un premier texte contre le remembrement². L'idée principale était de regrouper les terres et d'éliminer des chemins, non seulement pour faciliter le passage des grosses machines agricoles, mais aussi pour rassembler des terres près des villages pour y construire des lotissements, avec bien sûr toujours des intérêts financiers derrière...

Puis récemment, environ quarante ou cinquante ans après, il y a eu une incitation officielle en Mayenne pour replanter des haies avec le projet « 1 arbre, 1 Mayennais ». Pour répondre à cette injonction de planter des arbres, à l'endroit même où se trouvait avant une haie que le cultivateur locataire avait fait aplatir, avec les arbres

qui étaient dessus, la commune a bâti un talus, trop large et plat, pas du tout comme doit être une haie. Elle y a mis en place quelques arbustes. Je suis allé sans le dire planter de vrais arbres, des sycomores que j'ai en abondance !

Quand j'ai vendu une petite ferme, j'ai gardé les chemins de desserte, ce qui n'arrange guère l'acquéreur. Il aurait sûrement aimé pouvoir tout aplatir, alors qu'il reste maintenant deux chemins qui se croisent au milieu de ses champs. Je coupe les ronces le long des haies, j'ai promis d'entretenir. Et je garde les arbres sur les haies, c'est ce qui m'intéresse ! Je suis récemment allé chercher de la boue dans ces chemins pour la mettre dans le jardin. Moitié boue, moitié bouse, c'est un très bon terreau que je me réserve précieusement.

Qu'est-ce qui vous heurte le plus dans le paysage mayennais aujourd'hui ?

La perte des arbres qui continue, le châtaignier et le merisier ont tellement diminué qu'il n'y en a presque plus ! Les grands poiriers à cidre ne sont plus qu'un souvenir heureux et les pommiers eux-mêmes vont suivre le même chemin, triste chemin jusqu'au feu. Même si on incite les gens à planter, on ne peut pas leur interdire d'abattre. Avec les haies ont disparu beaucoup d'animaux, les oiseaux, mais aussi beaucoup d'arbustes et de plantes. Quelque chose m'avait frappé pendant l'écriture de *Dormance*³, où je cherche les traces de nos ancêtres du néolithique : quand je touche une écorce de châtaignier, j'ai la même sensation que l'homme préhistorique, et personne ne peut le nier. Ce n'est pas sa main que je touche, mais lui et moi touchons la même chose, alors nous ne sommes pas si éloignés que ça l'un de l'autre. Il n'est pas sûr que cette expérience soit renouvelable pendant longtemps encore. Je crains que les choses concernant la nature soient maintenant irrécupérables.

—
Nicola Denis est traductrice littéraire. Mayennaise d'adoption, elle a signé la traduction allemande de *Dormance*.

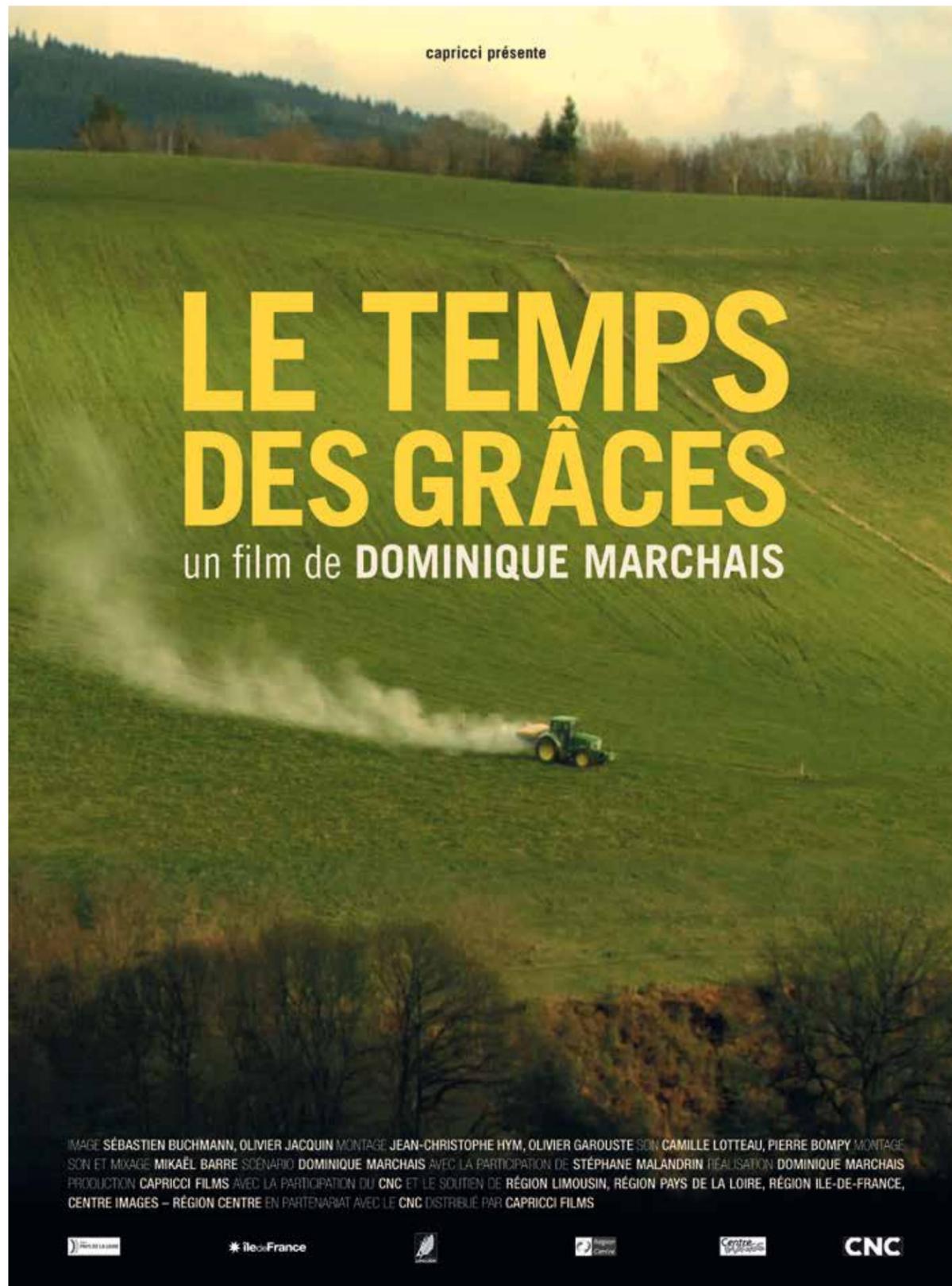
Jean-Loup Trassard est né en 1933 à Saint-Hilaire-du-Maine. Entre son premier livre, *L'Amitié des abeilles* (1960), et le dernier en date, *Verdure* (2019), se déploie une panoplie impressionnante d'écrits et de travaux photographiques consacrés à la campagne et au monde agricole. Sur ce thème, un dernier ouvrage va paraître à l'automne : *Manivelles et valets*, aux Éditions Le Temps qu'il fait.

2. Jean-Loup Trassard, « Pour que l'eau ruisselle », dans *Verdure*, p. 9-11 (à l'origine publié dans *Le Figaro littéraire*, le 24 mars 1975).

3. Jean-Loup Trassard, *Dormance*, Paris, Gallimard, 2000.



Transformation du bocage en champ ouvert : Juvigné (en haut) et près de Loiron (en bas). © Photos Bernard Renoux.



Le Temps des grâces, film documentaire réalisé par Dominique Marchais. © Les Bookmakers / Capricci Films.

L'image du paysan dans le cinéma français (2010-2020)

Antoine Glémain

Sur plus de trois mille films français distribués dans la décennie 2010-2020, une trentaine traite de façon centrale du monde paysan. Ce corpus restreint révèle à la fois les profondes transformations à l'œuvre et les difficultés persistantes du cinéma à proposer des paysans une image juste, libérée des clichés.

Le folklore de *La Famille Bélier*

La fiction d'Éric Lartigau *La Famille Bélier* constitue au départ un bon point de repère. Ce film, qui est l'un des plus gros succès en salles de l'année 2014, est construit autour d'une allégorie simple mais efficace : la famille d'éleveurs du Nord Mayenne qui donne son titre au film est littéralement sans voix, puisque les deux parents, ainsi que le fils cadet, sont sourds-muets. Leurs liens avec le monde extérieur passent par la fille aînée, Paula, qui fait ses études au lycée de la ville voisine et est dotée par la nature d'un joli timbre de soprano. L'enjeu du film est de découvrir comment la famille va pouvoir trouver sa voix.

De ce point de vue, la politique se présente comme un leurre collectif, puisque la campagne électorale, où le père Bélier se lance contre le maire sortant, relève de la bouffonnerie. Au projet du maire – créer une zone industrielle sur des terres agricoles – le candidat sourd-muet n'oppose que de vagues appels à « redynamiser » et à « s'ouvrir au monde », qui se situent en fait dans le même registre de « développement d'une campagne arriérée ». Le changement, d'ordre individuel et artistique, advient plutôt du côté de Paula, qui découvre son talent pour le chant. Paula est la seule personne vivante du film, la seule à laquelle les spectateurs puissent s'identifier, la seule à trouver sa voix. Les autres personnages n'ont pas d'épaisseur, ce sont des types de comédie, surjoués par des acteurs utilisés délibérément à contre-emploi. Le père et la mère Bélier sont des paysans pour rire, on ne les voit jamais travailler sérieusement, se confronter à des difficultés professionnelles ou exprimer quoi que ce soit de personnel. Ils sont seulement situés dans un univers exhibant tous les signes attendus d'une ruralité de carte postale.

Les parents Bélier restent, tout au long du film, des paysans cloués à leur condition d'archétypes et privés de leur voix propre. À une exception apparente près, il est vrai, qui mérite d'être détaillée. Lorsque Paula découvre son chant pour la première fois en public, lors de la fête du lycée, un brusque passage en son subjectif nous fait saisir que ses parents ne l'entendent pas. Tandis que, lors de l'audition à Paris, elle signe avec ses mains à leur intention, en même temps qu'elle énonce les paroles de la chanson.



Bovines ou la vraie vie des vaches, film documentaire réalisé par Emmanuel Gras. © Bathysphere productions.

travailleur mais arriéré, capable de solidarité mais héritier de querelles ataviques, généreux mais un peu benêt) comme par l'émergence de nouveaux clichés (le paysan victime de la modernisation, voué à l'incompréhension et à la disparition), les deux régimes d'images se nouant volontiers dans la célébration d'une « communauté paysanne ». Ainsi, à la fin de *Normandie nue*, c'est en assumant leur nudité collective, face à l'appareil du photographe local, revenu au pays, que les paysans retrouvent une fierté communautaire. Mais il est permis de trouver problématique cette communauté fantasmée, aux accents de village d'Astérix.

C'est justement cette communauté qui est interrogée dans le court métrage d'Akihiro Hata *À la chasse* (2016). Un vol de matériel agricole a été commis dans une coopérative et les soupçons se portent « tout naturellement » sur un jeune ouvrier agricole itinérant, mais – peut-être parce que son réalisateur est lui-même étranger – le film suggère plutôt un mal interne à une communauté, dont les clivages sont montrés sans concession. Une inspiration semblable se retrouve dans *Petit paysan* (Hubert Charuel, 2017). Le film est sans illusions sur les communautés traditionnelles de la famille et du village, enfermées dans leurs rituels désuets et minées par leurs contradictions. Les seuls liens forts du « petit paysan » sont avec sa sœur vétérinaire et un éleveur belge sur internet. Ancré solidement dans la réalité du monde paysan, le film ne reste

pas pour autant enfermé formellement dans le carcan du réalisme social. Il s'ouvre sur une scène de rêve et, n'hésitant pas à défier à plusieurs reprises la vraisemblance et à flirter avec le fantastique, évolue en cauchemar. Comme le suggère peut-être une conversation entre Pierre et son ami belge sur le personnage d'E.T., *Petit paysan* nous montre comment un homme de la terre devient, en étant privé de ses bêtes, un extraterrestre.

Sans doute manquons-nous encore de comédies romantiques, de thrillers, de films musicaux, de drames dont les héros seraient des paysans et des paysannes, pas nécessairement rivés à leur vie professionnelle ni à un destin morbide, libérés des communautés douteuses et ouverts à d'autres types d'associations, prêts à toutes les aventures. Nous les espérons sur nos écrans de cinéma pour la nouvelle décennie.

—
Antoine Glémain est enseignant en philosophie. Cogérant de la SCIC Cinéma Le Vox à Mayenne, il est président de l'ACOR (Association des Cinémas de l'Ouest pour la Recherche) et président d'Atmosphères Production, créée en 2019, dont la raison d'être est la production de films dans la Mayenne. Cette société de production prépare sa transformation en société coopérative, sous le nom de Films de l'Ymagier.



Petit paysan, film réalisé par Hubert Charuel. © Pyramide films.



Sans adieu, film documentaire réalisé par Christophe Agou. © Les Enragés.



Autonomes, film réalisé par François Bégaudeau. © UrbanDistribution.



Vue de l'exposition *Tétralogie laborieuse* de Daniel Nadaud à la chapelle du Genêteil, Château-Gontier, 1999.
 Au premier plan : *La Gricole*, 300x300x560 cm. © Photo Studio du Genêteil.

Art et ruralité : une rencontre fructueuse

Éva Prouteau

Entre le milieu rural et l'art contemporain, on pourrait supposer l'intense défiance, le mépris, voire l'indifférence. Ce serait oblitérer les initiatives multiples menées en profondeur, depuis le milieu des années 1980, pour travailler ce territoire particulier.

Parties de campagne

À rebours des a priori, l'art contemporain a pris depuis longtemps la clé des champs. Les structures existent, et elles sont plus nombreuses qu'on ne le pense : les centres d'art en région, les fonds régionaux d'art contemporain et les projets associatifs ou privés sont devenus des repères incontournables dans le paysage rural. D'autres dispositifs, comme les résidences d'artistes en lycée agricole, participent d'une dynamique suivie, établie de longue date en partenariat entre le ministère de la Culture et celui de l'Agriculture¹. Citons également des modèles inspirants comme Rurart, un centre d'art unique en son genre, placé sous la tutelle du ministère de l'Agriculture, de l'Agroalimentaire et de la Forêt, situé à proximité d'un lycée agricole, dans la campagne poitevine. Dans le sillage de Samuel Mockbee et de son Rural Studio, l'ingéniosité et la souplesse d'approche de ces initiatives sont à souligner.

Prendre le temps

Qu'ont en commun ces différents lieux ? Ils ont tous compris que l'insertion dans leur contexte spécifique passe forcément par la proximité : la complicité de la structure avec la population locale requiert des actions de médiation adaptées et la facilitation des temps de rencontre entre les artistes invités et le public, notamment dans le cadre de résidences, où ces espaces de convivialité peuvent mieux s'épanouir. Comme souvent, le temps fait beaucoup à l'affaire : « Mener une action culturelle en milieu rural nécessite tout d'abord une présence forte à la fois des équipes et des œuvres. Il faut être conscient que l'implantation d'une structure de création et de diffusion puis son appropriation par la population s'établissent dans la durée et nécessitent une grande persévérance. Il faut accepter, respecter et accompagner ce processus de maturation du projet artistique². »

Dans ces lieux s'imaginent souvent des *modus operandi* en dehors des temporalités et des espaces habituels de l'exposition : à Piacé, dans la Sarthe, Nicolas Hérisson a ainsi imaginé un parcours d'œuvres à ciel ouvert, que le village s'est progressivement approprié en raison de cette dimension hors les murs, qui a pris beaucoup

¹. Dans le cadre du partenariat entre la DRAAF et la DRAC via la convention Culture/Agriculture DRAAF/DRAC.

². Marie Pleintel, *Art contemporain en milieu rural : un état des lieux, mémoire* présenté en vue de l'obtention du diplôme EDHEC, décembre 2011.



Au premier plan, *L'Entrave*, Daniel Nadaud, 160 x 70 x 590 cm, chapelle du Genêteil, Château-Gontier, 1999. © Photo Studio du Genêteil.

d'ampleur depuis la création de l'association Piacé Le Radieux en 2008. La créativité des actions correspond aussi au professionnalisme des équipes : lorsqu'on est porteur de ce type de projet, on est mû par la rigueur autant que par la passion, car faire se rencontrer le monde rural et le monde de l'art contemporain n'est surtout pas une sinécure.

Circuits courts

Une forme de pensée écologique de l'art semble également à l'œuvre dans ces espaces d'exposition en dialogue avec la ruralité qui les environne : on y voit peut-être moins que dans les métropoles certains artistes internationaux chouchous des institutions, plutôt âgés de vingt-cinq à trente-cinq ans et hyper boostés par les collectionneurs. Comme le formule Bertrand Godot³, « depuis un certain temps, tout doit être international. Cette notion de territoire me dérange, tout d'abord parce qu'à vingt kilomètres de là vit peut-être un très bon artiste ! Là encore, c'est une question de vision, de la façon dont on regarde le monde alentour. Attention, je ne tiens surtout pas un discours régionaliste réactionnaire, mais j'ai toujours essayé d'interroger cette notion, et aussi celle de l'âge : jeune artiste, vieil artiste, programmation générationnelle, etc. Certains vieux artistes sont très frais, certains jeunes artistes produisent au contraire des œuvres obsolètes⁴. »

Attraction

Articulée à la question des circuits courts et de la nature intergénérationnelle de l'art contemporain en milieu rural, la question du rapport au territoire et à ses caractéristiques se pose de façon plus saillante ici qu'ailleurs. La pertinence de la proposition artistique s'ancre parfois dans un vocabulaire formel familier du public, qui dénote la curiosité de l'artiste et son attention délicate au contexte. Parfois, ces espaces d'art contemporain en milieu rural invitent des artistes vivant eux-mêmes au contact du monde agricole, et de ce fait imprégnés par lui. De plus en plus d'artistes installent leur atelier et leur lieu d'habitation à la campagne, notamment pour des raisons économiques. D'autres ont grandi en immersion dans ce cadre rural, et ont été durablement marqués par cet univers qui, bien des années plus tard, continue de nourrir leurs recherches. Clairement, l'image de l'artiste contemporain forcément urbain semble en voie d'obsolescence.

Intimité brocanteuse

C'est le cas de Daniel Nadaud, artiste désormais mayennais qui a « une prédilection pour les objets quotidiens qui ont perdu leur valeur d'usage : les outils, le matériel agricole, les instruments de mesure, les ornements... Il les exhume et les met en scène lors d'expositions lestées de leur pure pesanteur ou dans un jeu



Au premier plan, *La Fin des gaules*, Daniel Nadaud, 100 x 400 x 560 cm, chapelle du Genêteil, Château-Gontier, 1999. © Photo Studio du Genêteil.

3. Bertrand Godot est directeur de la programmation art contemporain au Carré, scène nationale - centre d'art contemporain, la chapelle du Genêteil (Château-Gontier, Mayenne).

4. Extrait d'un entretien publié dans la revue *O2point2*, 2013.



L'Incrédulité du père, photographie, 2018. © Adapp, Paris, 2020.

lait) qui ponctue le paysage local, marqué par la présence des coopératives agroalimentaires. Une seconde œuvre, intitulée *Élevage, Céréales, Gaec et Machinisme*, s'est construite à partir des regards d'enfants de l'école Hortense Tanvet à Mésanger sur le monde agricole. Elle est exposée à la fois à Ancenis-Saint-Géréon et à Montrelais. L'artiste, lui-même issu du milieu paysan (son père était éleveur de brebis et de chevaux), aurait pu poser un regard froid, ou au contraire nostalgique sur cet objet d'étude, mais il préfère une approche chorégraphique, soutenue par une partition très précise de ses œuvres dans l'espace. « Dans ses films, il regarde le monde en sculpteur : observateur muet s'attachant aux gestuelles, guettant les lumières, inspectant les textures, cherchant dans les corps humains, animaux, mécaniques ou architecturaux la tension, l'événement intime, le rythme, les relations tacites¹⁰. »

Ce regard qui m'a sauvé

Révéler le tacite, c'est aussi ce que cherche l'artiste Damien Rouxel, fils d'agriculteurs lui aussi, qui connaît parfaitement la réalité du monde paysan. Sauf qu'il ne s'est pas reconnu en elle et qu'elle ne s'est pas reconnue en lui, ce qu'il exprime avec beaucoup de justesse dans un texte aux allures de manifeste : « Les ongles toujours noirs. / Les mains toujours abîmées. / La peau toujours sèche. / Le visage toujours tanné. / Les cheveux toujours hirsutes. / Les

vêtements toujours sales. / Le bleu de travail toujours troué. / Les sabots toujours couverts de merde. / Les yeux bleus toujours vifs. / C'est ce regard qui m'a sauvé. / Je ne voulais pas être un bouseux. / Mais je l'étais. / Je ne voulais pas être une princesse. / Mais je l'étais. / Je ne voulais pas être un PD. / Mais je l'étais. / Je ne voulais pas être en détresse. / Mais je l'étais¹¹. » Mêlant photographie, vidéo, sculpture, installation et performance, ses recherches mettent en scène son histoire personnelle et son environnement familial, qu'il entrelace de références à l'histoire de l'art et à l'imaginaire d'un corps augmenté, pluriel et libéré, où l'esthétique *queer* joue un rôle important. Comment se réinventer dans un milieu aux codes encore si corsetés ? Damien Rouxel s'émancipe dans une série d'autoportraits tragicomiques, tour à tour brutaux et tendres, toujours en friction avec le quotidien de la ferme.

L'ensemble de cet œuvre engagé bouleverse les assignations identitaires et pourrait se lire comme une ode à la mue nécessaire que le monde paysan devrait accomplir pour devenir contemporain sur les problématiques de genre. Cet exemple, parmi beaucoup d'autres, suggère qu'entre l'art et le monde rural une conversation fructueuse pourrait bien se poursuivre longtemps, à bâtons rompus.

—
Éva Prouteau est critique d'art et conférencière, spécialisée dans l'art moderne et contemporain. Elle écrit pour de nombreux catalogues d'artistes ou d'institutions, et collabore régulièrement aux revues *303* et *Zérodeux*. Elle a par ailleurs assuré la direction éditoriale de plusieurs publications pour la revue *303*. Elle donne des cycles de conférences dans les centres d'art.

¹⁰. Marilou Thiébaut, citée sur ddab.org

¹¹. Extrait du texte de Damien Rouxel *Je ne voulais pas... et je suis*, avril 2020. À consulter sur ddab.org



Mère et fils au travail, photographie, 2018. © Adapp, Paris, 2020.

L'art du recyclage

Bernard Renoux

**Installée là, dans un coin du champ, une baignoire!
Une œuvre? Une installation? Une production artistique
façon Marcel Duchamp, au long d'un parcours d'art
contemporain? Non, juste une baignoire émaillée,
réincarnée en abreuvoir pour les ânes.**

Garder au cas où, conserver parce qu'« on ne sait jamais » était dans la nature des gens de la campagne. Ce qui était inutilisé n'était jamais jeté. La péremption d'un objet ne le condamnait pas: bien au contraire, cela lui ouvrait toute grande la voie d'un réemploi rêvé, et plus sûrement celle d'un stockage prolongé. Mué en une habitude quasi obsessionnelle, le principe selon lequel chaque chose pouvait encore trouver un nouvel usage se déployait donc généreusement dans tous les recoins de la ferme, dont l'étendue offrait avec bonheur des capacités d'accumulation abondantes, dedans comme dehors.

Pour s'en faire une idée, il fallait faire un tour de la ferme, circuler entre les bâtiments, visiter les arrières, contempler les pignons, jeter un coup d'œil sous les toits. Durant des décennies, les mutations du monde rural avaient entraîné une grande partie des bâtiments annexes vers un abandon progressif ou une adaptation aux conditions d'exploitation modernes. S'ils n'avaient pas été convertis en gîte ou en abri pour caravanes, peu à peu les appentis, remises, hangars, granges, soues et étables, et même l'ancien logis, perdaient leur statut d'origine. Sans nouvelle destination, l'espace inoccupé se laissait doucement et inévitablement reprendre.

Dans les années 1950 et 1960, le tracteur remplaça définitivement la traction animale. Si elles n'avaient pas été adaptées à la force mécanique, les faneuses, faucheuses, râteleuses, houes et charrues équipées pour l'attelage des bœufs ou des chevaux achevèrent leur existence entassées sur un bout de terrain délaissé. Les engins agricoles qui avaient, durant de longues années, arraché à la terre les maudites « mauvaises herbes » avec acharnement, reposaient paradoxalement enveloppés de ronces et d'orties. La nostalgie des temps anciens sauvait parfois une machine de la rouille: extirpée des adventices et repeinte de couleurs vives, elle animait au jardin d'agrément un parterre rehaussé de tulipes. Tous les contenants – auges en schiste, sections en granite de piloires¹ à pommes, chaudières² à cochons... – étaient garnis de fleurs et placés devant la maison. Transformés en éléments décoratifs, les outils exhumés n'échappaient pas à l'envie de ressusciter, par une mise en scène, un lien émotionnel avec un monde rural définitivement perdu.

Cependant, en dehors de toute considération d'un ordre esthétique resté longtemps secondaire, priorité était donnée à la réutilisation, par égard pour les générations précédentes qui, habitées d'un redoutable esprit d'économie, avaient mis de côté jusqu'à l'excès un bric-à-brac qui semble aujourd'hui déconcertant. Si l'on a retrouvé

1. Le pitoir, ou tour à piler, est une auge circulaire dans laquelle les pommes sont écrasées par une meule que fait tourner un cheval. C'est la première étape de la fabrication du cidre.

2. Grands récipients en fonte destinés à la cuisson de la pâtée des animaux, notamment des pommes de terre pour les cochons.

← L'ânesse Bérénice et la baignoire convertie en abreuvoir à Sucé-sur-Erdre.



L'homme des marais

Frédérique Letourneux

Nicolas Guérin élève un troupeau d'une trentaine de vaches de la race Bretonne Pie-noir à la ferme du Bois Joubert, située dans le parc de la Brière. Installé depuis cinq ans avec sa compagne, il parie sur la valeur ajoutée des produits issus du terroir.

En un jour de printemps lumineux, je rencontre Nicolas Guérin chez lui, dans sa cuisine; sa femme vient de remballer les restes d'un frugal repas et sort le café fumant. Lui a enchaîné deux rendez-vous dans la matinée hors de sa ferme: « Il y a quelques mois encore, je n'aurais jamais pu m'absenter plus de deux heures... Il y avait trop à faire et on n'était pas assez nombreux sur l'exploitation. » Désormais, ils sont quatre à temps plein pour s'occuper de tout, du soin des bêtes jusqu'à la vente: trois femmes salariées – dont Marika, sa conjointe – et lui. Les journées s'enchaînent, entre opérations de routine et gestion des imprévus. Ce jour-là, c'est Frileuse qui boite et qu'il faut soigner. Le sol est détrempé, les bottes et les outils s'enfoncent dans la boue. L'exploitation de la ferme du Bois Joubert, située à Donges, dans le Parc naturel régional de Brière, s'étend sur 50 hectares de marais et 30 hectares de prairie. Par l'encadrement de la fenêtre, on aperçoit les terres inondées s'étendant à perte de vue: « Les marais forment un paysage construit par l'homme, forgé par ses pratiques, c'est pour cette raison qu'il est si précieux à mes yeux. » Son regard d'un bleu très clair se perd un temps dans la contemplation de l'horizon...

Si les terres et la ferme sont la propriété de l'association « Bretagne vivante », Nicolas Guérin a racheté lors de son installation, il y a cinq ans, le troupeau de Bretonnes Pie-noir et le matériel agricole pour la traite et la fabrication des produits laitiers. Les débuts sont difficiles. Après d'âpres négociations auprès des banques, le couple emprunte au prix fort. Sans transmission familiale, il faut se faire tout seul. La filiation existe, pourtant, mais elle est lointaine, du côté maternel: « Mon grand-père était paysan dans le nord de l'Ille-et-Vilaine. Il avait une ferme de vingt vaches sur vingt-cinq hectares. J'ai toujours ressenti de la nostalgie pour ce monde-là, pour les odeurs de la campagne et le feu de cheminée... et surtout j'entrevois cette possibilité de vivre en autonomie. À l'époque de mon grand-père, on était dans la recherche d'un système autonome non pas au nom de principes écologiques, mais surtout par souci d'économie. Mais quand je me suis réveillé, la ferme familiale avait déjà été vendue. »

Le retour à la terre

L'histoire a donc commencé autrement. C'est d'abord celle d'un jeune urbain né à Rennes à la fin des années 1970. Celle d'un étudiant inscrit en Histoire de l'art, engagé dans les luttes anticapitalistes et forgeant son discours dans les commissions

← La Bretonne Pie-noir est une race rare en France.

d'ATTAC ou en lisant *Le Monde diplomatique*. « J'ai toujours lutté contre les profs qui voulaient trop vite me ranger dans une case, moi j'ai toujours aimé à la fois le côté manuel et le côté intellectuel », assure-t-il. Formé à la menuiserie, il se spécialise très tôt dans la rénovation de bâtiments anciens, travaillant au côté d'un architecte

Les Bretonnes Pie-noir sont particulièrement adaptées à leur territoire.

féru de patrimoine. Il découvre alors l'art d'utiliser les matières premières dans le respect des traditions et des savoir-faire : « Quand on utilise des matières naturelles, comme de la chaux ou du sable, elles peuvent toujours revenir à la terre, elles sont résilientes en quelque sorte. » Mais à plus de trente ans, suite au départ à la retraite de son associé architecte, il décide de changer de voie et de repartir de zéro. C'est le début de son propre retour à la terre. Il passe son BPREA (brevet professionnel responsable d'exploitation agricole) pour préparer son installation. Sa compagne, Marika, couturière de formation, continue un temps son travail de vendeuse pour assurer les finances du couple.

Pendant ce temps-là, le jeune éleveur part se former dans les alpages suisses auprès du couple Germain. C'est ainsi : son récit d'initiation est avant tout celui d'une série de rencontres. Chez les Germain, donc, c'est le temps de l'apprentissage de la fabrication du fromage : « J'ai accepté d'être vacher dans les alpages, mais en contrepartie j'ai obtenu qu'ils m'apprennent leur métier. J'y ai acquis l'importance de la rigueur fromagère. Pour faire de bons fromages, il faut en prendre soin. C'est un art difficile, qui demande beaucoup de patience et de travail, il faut retourner les fromages, frotter les croûtes. Parfois, on a tellement à faire avec les bêtes qu'on en arrive à délaissier la phase d'affinage... pourtant elle est primordiale. »

De retour sur ses terres bretonnes, Nicolas Guérin fait la rencontre d'autres maîtres, Jacques et Marie-Françoise Cochy, quelques mois avant qu'ils ne prennent leur retraite et ne lui cèdent la ferme du Bois Joubert. L'histoire de ce couple ressemble comme en miroir à celle de Nicolas et Marika, mais avec une génération d'écart. Leur combat débute au milieu des

années 1970, alors qu'ils sont éleveurs dans le Finistère. Ils se lancent alors dans la défense des Bretonnes Pie-noir, qui sont délaissées au profit des Prim'Holstein réputées plus résistantes. En 1976, alors qu'on ne compte plus que trois cents spécimens de cette race bovine locale, un premier plan de sauvegarde est mis en œuvre sous l'impulsion de quelques éleveurs bretons et de scientifiques ralliés à la cause : « À l'époque, tout ce petit monde forme un groupe très hétéroclite, on y trouve à la fois d'irréductibles Bretons qui défendent les races bovines locales et des néo-ruraux un peu baba cool qui s'installent à la campagne dans le respect des traditions paysannes », explique celui qui revendique son inscription dans un entre-deux.

Le gwell ou le pari du patrimoine

Il faut dire que les Bretonnes Pie-noir sont particulièrement adaptées à leur territoire, à ce sous-sol granitique qui donne un sol acide : « Elles paissent sur des prairies dont la variété florale est beaucoup moins riche qu'en montagne. Elles sont plus petites, plus ramassées, et ont appris à stocker le gras, ce qui donne à leur lait et à leur viande plus de goût. » De cette typicité propre au terroir breton, les Cochy et d'autres ont très tôt fait une force. En 1993, ils déposent la marque Gwell pour remettre au goût du jour un produit laitier ancestral breton que les grands-mères ont toujours appelé le « gros-lait ». Il est préparé à partir du lait cuit puis refroidi à 30 °C, auquel on mélange le gros-lait de la fabrication précédente, qui sert de ferment lactique naturel (d'ailleurs, « goell » veut dire « levain » en breton). Le résultat est une sorte de yaourt très onctueux, légèrement acidulé, mais surtout très digeste, qui se consomme nature ou accompagné. Vendu en direct sur les marchés ou à la ferme, il est aujourd'hui surtout distribué dans les réseaux des magasins bio. Depuis peu, il entre même dans les recettes des plus grands chefs, comme celles d'Olivier Roellinger, le cuisinier emblématique de Cancale, ou d'Éric Guérin, propriétaire du restaurant *La Mare aux oiseaux*, niché dans les marais.

Une reconnaissance que Nicolas Guérin attribue avant tout au travail collectif accompli ces dernières années par une génération de jeunes éleveurs qui comme lui veulent défendre une autre façon de produire et de vivre de l'agriculture. C'est ainsi que naît l'APPG (Association des paysans producteurs de gwell), une association ouvrant le cercle aux éleveurs d'autres races locales : l'Armoricaine, la Nantaise, la Froment du Léon. Si la production de gwell s'est d'abord



Nicolas Guérin avec ses vaches au cœur du Parc naturel régional de Brière.

développée dans le Finistère, elle s'est progressivement déportée vers l'est avec deux gros producteurs en Loire-Atlantique, la ferme du Bois Joubert et la ferme des Sept Chemins à Plessé. La prochaine étape pour le collectif : réussir à obtenir la première reconnaissance en AOP laitière bretonne. Nicolas Guérin en est convaincu : « Le gwell va être notre porte-étendard, le symbole de notre savoir-faire. C'est le produit qui nous sert aussi à fabriquer nos fromages et qui leur donne un goût si particulier. Dans cinquante ans, je suis certain que la Bretagne sera devenue une terre fromagère réputée pour la typicité de ses produits. Il faut sortir les notions de "patrimoine" et de "terroir" de la poussière. Ce sont des notions vivantes au nom de la préservation desquelles il faut justement innover. »

Inventer une autre façon de vivre de l'agriculture

L'innovation passe par des échanges réguliers avec des techniciens fromagers et par un investissement important dans des machines performantes, mais aussi par la recherche de modes de production plus respectueux, pour les humains comme pour les bêtes. C'est en tout cas dans ce sens que Nicolas Guérin défend son identité de paysan dans un monde globalisé : « On est une petite structure autonome. On produit et on vend tous nos produits, ce qui suppose beaucoup de ressources humaines. Avec nos trente vaches, on réussit à employer quatre personnes sur la ferme, parce qu'on est dans un modèle qui valorise la valeur ajoutée du produit.



Nicolas Guérin nettoie les trayons de la vache après la traite.

Dans un système classique, il faut soixante-dix vaches pour faire vivre un seul agriculteur, et encore souvent très mal. » Pour le jeune éleveur, il importe avant tout de renouer le lien entre les producteurs et les « mangeurs » en développant les circuits courts pour limiter les intermédiaires et surtout accepter de payer ce que l'on mange à sa juste valeur. Si le modèle de cette agriculture paysanne a été balayé par des décennies de production intensive, il semble qu'il y ait aujourd'hui urgence à revenir à davantage de sobriété : « Quand les Cochy se sont installés il y a quarante ans en bio avec leur élevage de Bretonnes Pie-noir, ils étaient vus comme des extraterrestres... C'est moins le cas aujourd'hui. Pourtant, j'entends encore certains me dire : "Vous voulez revenir à l'agriculture à la papa, à la bougie, nous replonger en arrière." Mais c'est faux, moi j'ai une salle de traite avec les mêmes outils technologiques que dans les grandes fermes laitières... Seulement j'ai fait un pas de côté. Pour autant, je ne me permets pas de juger des agriculteurs qui aujourd'hui continuent de produire de façon intensive. Ils sont juste entrés dans un système qui va droit dans le mur. On a répété pendant des décennies aux paysans bretons qu'ils devaient produire pour faire manger la planète entière et que leurs poulets devaient être envoyés par cargo

en Afrique... Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient des difficultés à penser autrement. Moi, je me contente simplement de prouver tous les jours qu'il est possible de faire autrement en étant fier de ce qu'on produit. »

Ce qui ne se fait pas sans travail ni peine : « Pendant quatre ans, je ne me suis pas dégaï de revenus, et je travaillais jusqu'à cent heures par semaine car il fallait assurer la double traite, le matin et le soir. Il y a des semaines où je ne voyais quasiment pas mon fils, qui a cinq ans aujourd'hui. Depuis six mois, je mets cinq cents euros de côté par mois et j'arrive à ne pas travailler le dimanche. Mais tous les jours, je continue à réfléchir à la manière dont on peut rendre notre activité encore moins précaire et moins usante pour les corps. » Alors qu'il vient de passer la quarantaine, Nicolas Guérin assure ne pas aimer trop se projeter dans l'avenir, et préférer se fier à ses envies au jour le jour. Pour l'heure, il est déjà heureux de pouvoir désormais occuper son dimanche à jouer de la batterie. Loin de tout.

À lire : Augustin Denous, *Fromages sauvages*, photographies d'Erwan Balança, Éditions Ulmer, 35 euros.



La ferme du Bois Joubert compte quatre employés à temps plein, dont trois femmes. © Photos Erwan Balança.



Ancienne ingénieure agronome, Anne Guillaumin s'est reconvertie dans l'agriculture pour se rapprocher de la terre et des animaux.

Anne Guillaumin, du rêve à la ruralité

Florence Falvy et Marie Hérault

De Paris à La Cornuaille il n'y a qu'un pas. Anne Guillaumin l'a franchi avec une volonté de fer. Manque de connaissances, difficultés financières, contexte agricole... Malgré les obstacles, elle est allée au bout de son projet : devenir éleveuse laitière.

La Cornuaille, en Anjou, un petit matin de février. Depuis plusieurs semaines, le temps est à la pluie. Le petit chemin qui mène à la ferme de l'Ansiguière est bordé de jonquilles, signe que le printemps sera bientôt là. Au bout, une bâtisse de pierre aux volets bleus et, de part et d'autre, des dépendances et des bâtiments agricoles. Premier ressenti : l'histoire paysanne des lieux ne date pas d'hier, et on peut supposer que de nombreuses générations d'hommes, de femmes et d'animaux ont vécu et travaillé ici. Sortant de la salle de traite, suivie par ses chats, Anne Guillaumin se dirige d'un pas pressé vers l'étable où ses vaches Jersiaises et Aubrac attendent impatiemment d'être nourries. Il émane d'elle une énergie hors du commun. Vêtue d'une cotte, bottes aux pieds, les cheveux ébouriffés et un sourire accroché au visage, l'agricultrice déclare de but en blanc : « Vous connaissez le monde paysan ? »

Maintenant ou jamais

La question n'est pas anodine : en nous voyant, nous journalistes à l'allure citadine, Anne Guillaumin a légitimement pu s'interroger. Après l'avoir rassurée, la conversation s'engage immédiatement ; le verbe est rapide, bienveillant et enthousiaste. Son enfance se passe dans la campagne beauceronne, dans une famille très éloignée du milieu agricole. Mais depuis toujours Anne Guillaumin est attirée par la nature et les animaux. « Mon rêve était d'avoir une ferme, mais je ne me sentais pas capable de le faire seule », se souvient-elle. Pour vivre dehors et les pieds dans la terre, elle embrasse une formation d'ingénieur agronome à Rennes, puis intègre l'institut d'élevage en trouvant un poste à Paris. Durant quinze ans, elle sillonne la France pour réaliser des enquêtes auprès d'agriculteurs. « Ce fut une déception, et c'était assez éloigné de l'image que je m'en étais faite. Je passais beaucoup de temps derrière mon ordinateur. Une routine s'est installée, j'avais du mal à trouver du sens à ce que je faisais. Moi qui voulais être plus près de la nature, je me trouvais à rédiger des dossiers à la pelle en vue de futures demandes de subventions. » Son compagnon, alors étudiant en médecine, s'imagine quant à lui médecin de campagne. Tous deux prennent la décision d'un changement de vie radical et commencent à prospecter sur des sites spécialisés dans la vente de propriétés rurales. Sans avoir d'idée précise, Anne souhaite



La ferme en héritage :

Christophe Guittet, Loïc et Dylan Chemin

Pascaline Vallée

Au cœur de la Sarthe, la ferme de Bouillant a fait vivre plusieurs générations. Aujourd'hui tenue par trois hommes, elle rassemble, sur un peu plus de 200 hectares, soixante vaches laitières et trois poulaillers du label Loué.

Difficile de savoir quand tout a commencé. Qui le premier a décidé de s'installer ici et d'y cultiver la terre, d'y élever des bêtes ? À la différence d'un entrepreneur fier de son premier contrat ou d'héritiers faisant écrire l'histoire de leur noble lignée, le monde agricole a la généalogie modeste. Du passé, on ne sait souvent que ce que les anciens ont bien voulu raconter. La ferme de Bouillant, située sur la commune d'Assé-le-Boisne, dans le nord de la Sarthe, ne fait pas exception. La mémoire y est un puzzle, et il faut parfois se mettre à plusieurs pour le reconstituer. La ferme s'est-elle transmise sur cinq ou six générations ? Jacques Guittet, le plus ancien de la maison, hésite sur le chiffre. « Cinq c'est sûr, la sixième, c'était peut-être L'Aunay ou La Mare. » « Je me souviens que ta mère disait qu'ils avaient habité à L'Aunay », glisse son épouse, Nicole. Jacques et Nicole, retraités, habitent toujours la ferme qui a vu naître leurs trois enfants, Carole, Cécile et Christophe. Les deux lieux mentionnés sont indiqués d'un geste du bras : tout se joue dans un rayon de moins de cinq cents mètres. En tournant le regard de l'autre côté, vers la montée qui part dans la direction du bourg, on aperçoit la maison que va bientôt occuper Christophe, et celle de Carole et de son mari Loïc. Dylan, l'aîné de ces derniers, est lui aussi installé à proximité, à l'entrée d'Assé-le-Boisne. Ensemble, les trois hommes exploitent la ferme et ses quelque 200 hectares.

De génération en génération

D'aussi loin que remonte la mémoire, la famille est ancrée dans cette petite vallée en bordure des Alpes mancelles. Les souvenirs les plus anciens remontent à deux autres hommes, les frères Poirier, qui se partagèrent une ferme. La fille de l'un d'eux reprend ensuite Bouillant et tient la petite exploitation pendant la Seconde Guerre mondiale. Après avoir attendu en vain le retour de son mari, elle se remarie avec Auguste Guittet, dont elle a un enfant, Jacques. Connue dans son entourage comme « la tante Maria », elle tient solidement les rênes de la ferme, embauchant les petites mains comme les gros bras de sa famille élargie.

Ici, comme dans beaucoup de campagnes, on est longtemps devenu agriculteur ou agricultrice « parce que c'était comme ça ». La ferme était héréditaire, autant

← En hiver, les vaches sont abritées dans plusieurs hangars.



La cour principale de la ferme.

qu'héritée. Le travail et la vie domestique mêlés en un lieu, où le cycle des naissances et des morts se déroulait comme celui des cultures. Il n'était pas rare, alors, que les petits soient gardés par la paille, posés le temps de la traite à l'étable. Puis, les jours sans école, ils restaient à la maison, « se gardaient » tout seuls, ou bien suivaient les travaux de la ferme, hissés sur des genoux ou un rebord de tracteur. Les destins semblaient tracés au soc : être utile, aux champs ou ailleurs, suivre la voie des parents, a longtemps guidé la plupart des vies. Même s'il était inscrit sur les contrats de mariage, le métier de cultivateur n'était pas tellement un choix de carrière. Les maisons étaient entourées de quelques hectares où paissaient une poignée de vaches, des poules caquetaient dans la cour, le potager nourrissait la famille ; on était né paysan. Durant l'après-guerre encore, peu d'enfants de ces familles passaient le certificat d'études. Dès treize ou quatorze ans, les travaux agricoles les réquisitionnaient avant la période des examens.

Certains ont tout fait pour s'écarter de cette vie. Pour d'autres, il était au contraire naturel de s'y plonger à son tour, pieds dans la terre et mains à la tâche. Malgré l'exode rural, la campagne continuait de fournir lait, viande et céréales. Mais dans les années 1970 quelque chose s'est enrayé. De moins en moins de jeunes prennent la relève. Ils ont passé des diplômes, goûté à la ville, rêvé d'autre chose. Le nombre des exploitants agricoles s'érode. Ceux qui restent s'agrandissent, diversifient leurs activités pour multiplier les ressources.

Diversification et agrandissement

À Bouillant, cette diversification se lit dans la pierre et les dalles de béton. Sur chaque bâtiment, on a inscrit l'année de sa construction. Le plus ancien, qui fut la première maison d'habitation, date de 1865. Le dernier, un hangar destiné à abriter une partie des vaches laitières, vient d'être achevé. Peu d'images témoignent du quotidien passé, les photographies étant le plus souvent réservées aux grandes occasions, mais ces repères permettent de retracer en partie l'historique de l'exploitation. D'autres murs ont été détruits, remplacés ou modifiés selon les besoins. Les cartographies se superposent. Dans l'enfance de Jacques, vaches, chevaux de trait, matériel et poulailler tenaient tous dans la grande cour. Depuis, l'entrée a été repoussée deux fois pour être assez large pour les tracteurs et le camion du laitier, et des structures ont été ajoutées pour contenir bêtes et matériel. Autour de la maison de Jacques et Nicole, la ferme a beaucoup grandi. Elle s'étale désormais sur 8 kilomètres et environ 230 hectares, dont une partie est cultivée et l'autre sert de prairies au cheptel.

Jacques a pris la gestion de la ferme en 1971, avec une petite vingtaine de vaches et moins de 50 hectares, qui englobaient déjà les terres de deux autres fermes voisines. Son fils Christophe a toujours pensé tenir une exploitation, même s'il se voyait plutôt, au début, vivre à la montagne. Après un BPREA (brevet professionnel responsable d'exploitation agricole), il sera le premier



De gauche à droite : Dylan Chemin, Christophe Guittet, Nicole Guittet, Jacques Guittet.

à rejoindre son père, en 2002. En 2005, Loïc, le mari de Carole, devient lui aussi associé. Lassé par quinze ans de travail à l'usine, il a été pendant cinq ans employé agricole dans une autre ferme. Un jour, un autre Guittet du coin a mis en vente son exploitation et il l'a rachetée, pour rejoindre le GAEC (groupement agricole d'exploitation en commun) de sa belle-famille.

Si la ferme a grossi, c'est pour permettre à ses associés de vivre. Chacun a apporté de quoi se dégager un salaire et garantir l'avenir. Deux poulaillers de 4400 mètres carrés chacun ont été montés en 1998. Labellisés Loué, ils répondent à des critères précis de surface et de qualité. On y suit un protocole strictement surveillé, de la livraison des poussins au départ des poulets. C'était le choix de Christophe, pour son installation. L'époque était alors aux quotas laitiers, qui limitaient le volume produit par exploitant. Rejoindre un label de poulets fermiers était la promesse de revenus sur le long terme, même si le changement des modes d'alimentation et la montée de la concurrence ont, depuis, un peu changé la donne. Avec la ferme qu'il a reprise, Loïc a ramené son lait. Après le départ à la retraite de Jacques, en 2007, les deux associés remettent Bouillant aux normes pour la production laitière. Depuis l'arrivée de Dylan, on leur a attribué 300 000 litres à produire par an. Dans la laiterie, les outils électroniques (colliers pour détecter les chaleurs, appareils pour définir les doses de compléments alimentaires...) côtoient un large disque en carton, piqué de punaises. Chaque vache y a la sienne. Le planning circu-

laire tient le compte des dates d'insémination et des périodes de lactation.

L'histoire familiale aurait pu s'arrêter là. Mais Dylan, à vingt-cinq ans, a finalement délaissé la mécanique, son premier métier, pour refaire un BTS et s'installer avec son père et son oncle. Il y a quelques mois, il s'est versé son premier salaire. La décision s'est imposée comme une évidence. La plupart de ses copains sont dans l'agriculture, et lui aussi se sent appartenir à ces terres, où son père l'emmenait enfant et sur lesquelles il était déjà venu travailler.

Un an et demi de papiers

Être son propre patron, vivre au grand air, est une image de la liberté qui peut faire rêver. Pourtant, les activités agricoles sont hautement contrôlées. Les normes et les quotas, les textes de lois européens et français sur le bien-être animal ou les risques sanitaires régissent la vie des exploitations. Le quotidien des agriculteurs n'est pas seulement lié à la météo, qui indique les jours de semis ou de récolte, et au calendrier des bêtes, qui ne tient pas compte des jours fériés et des congés payés : il faut aussi en passer par une bonne dose de consignes, de normes, de sigles et de chiffres.

Dans cette campagne sarthoise, l'histoire de la politique agricole, matérialisée par les demandes des « techniciens » qui tracent des plans à l'échelle de la France, se lit à même le paysage.



Jean-Marie Gabillaud :

un moment formidable et compliqué

Gilles Bély

Jean-Marie Gabillaud, agriculteur à Sainte-Cécile, va bientôt prendre sa retraite. Son fils lui succédera à la tête de la ferme. Très investi dans la coopération, il a vu l'agriculture changer. Et ce n'est pas fini.

Juste avant d'arriver à la Maison-Neuve, le visiteur découvre les vastes ateliers de l'usine Rabaud, qui fabrique des machines pour l'agriculture et les travaux publics. Un bel exemple du dynamisme économique du Bocage vendéen. Comme beaucoup d'autres, cette entreprise est née de la créativité et de la volonté d'un homme. Un agriculteur de la commune qui voulait juste se simplifier le travail. Rabaud SA emploie aujourd'hui deux cents personnes et produit huit mille machines chaque année.

L'histoire de la ferme de la Maison-Neuve, sur la commune de Sainte-Cécile, s'inscrit aussi dans cette spirale vendéenne de développement et d'innovation. Jean-Marie Gabillaud s'est installé avec ses parents en 1981 sur cette exploitation. Son épouse l'a rejoint comme associée dans une EARL (Exploitation agricole à responsabilité limitée). Aujourd'hui, ils travaillent avec leur fils, Alexis, qui poursuit la lignée familiale. La ferme de la Maison-Neuve s'étend sur 165 hectares.

Jean-Marie Gabillaud, pourquoi avez-vous voulu être agriculteur ?

Je ne sais pas si j'ai choisi l'agriculture ou si c'est l'agriculture qui m'a choisi. C'était naturel dans la famille. J'avais envie. Mon grand-père m'expliquait qu'en agriculture 1 + 1 font rarement 2 parce que le paysan ne maîtrise pas le temps, ni les prix de ce qu'il produit. « C'est quand 1 + 1 font 3 qu'il faut s'inquiéter », ajoutait-il.

Beaucoup de jeunes se sont installés avec leurs parents, au début des années 1980, grâce aux GAEC (Groupements agricoles d'exploitation en commun), une formule associative qui a permis la modernisation et la transmission des exploitations. Elle incitait au progrès. En même temps, nous avons su nous rassembler pour acheter et utiliser du matériel en commun, pour nous organiser dans des coopératives efficaces. Le développement des ateliers hors-sol pour la production de porcs, de volailles, de lapins a alors permis à des exploitations trop petites de pouvoir vivre. Nos exploitations étaient aussi très morcelées. Le remembrement qui a accompagné la construction de l'autoroute A 87 Nantes-Niort – elle traverse la commune – nous a permis de travailler dans de bien meilleures conditions, avec des parcelles plus grandes, plus rassemblées, plus accessibles.

Nous faisons partie d'une CUMA (Coopérative d'utilisation en commun du matériel agricole) qui rassemble une quarantaine d'exploitations de deux communes

← L'exploitation de la Maison-Neuve, au cœur du Bocage vendéen.



L'exploitation est diversifiée : céréales (135 ha), chanvre, lentilles, lapins, volailles et agneaux labellisés. Ici, dans les cultures en plein champ.

et emploie quatre salariés. Nous disposons de machines performantes, très précises, avec GPS et clés USB pour chaque parcelle.

En quarante ans de métier, vous avez vu l'agriculture changer ?

Et ce n'est pas fini. Nous ne faisons plus du tout le même métier. Les terres sont les mêmes, mais le climat évolue, notre environnement local est bouleversé, la consommation et les marchés aussi. Nous représentons à peine 2% de la population française. Les Français continueraient de manger même si nous n'étions plus là... Mais qui explique que l'Europe est aujourd'hui à peine autosuffisante pour son alimentation ?

Nous avons toujours été fragilisés par les aléas climatiques. En 1981, nous avons dû récolter à la faucille des milliers d'hectares de maïs,

embourbés suite aux pluies diluviennes de l'automne. En 2003, et d'autres étés aussi, il nous a fallu arroser les toits de nos bâtiments pour les lapins en raison de la canicule. Nous sommes toujours à la merci de maladies qui peuvent anéantir nos élevages : la tuberculose bovine, la fièvre aphteuse, la brucellose autrefois, la vache folle plus récemment.

Longtemps, les paysans ont été contraints de corriger les conséquences des accidents climatiques, la sécheresse, comme en 1976, les pluies continuelles, le gel. Aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous contenter de cela. Il nous faut tous les jours réfléchir, anticiper, nous former, évoluer, déplacer petit à petit les curseurs. Nous dépendons de plus en plus des comportements sociétaux. C'est pourquoi nous devons rester au contact de la société, toujours curieux pour en



Jean-Marie Gabillaud à la bergerie.

percevoir les moindres évolutions. Je guette par exemple les signaux faibles sur Twitter.

Avez-vous justement vu changer le regard de la société sur votre métier ?

Notre exploitation est limitrophe de deux bourgs et tout le monde nous voit travailler. Nos villages ont vu arriver de nouveaux habitants qui avaient une vision bucolique et très datée de notre métier. Ils sont tombés amoureux de nos vieilles granges et ils les ont restaurées pour y vivre avec leur famille. Ils ont parfois du

« Je crois que nous pouvons mettre sur pied une agriculture différente. »

mal à comprendre que les paysans de 2020 ne sont pas ceux de 1950. Alors, quelquefois, des conflits surgissent. Et c'est facile d'accuser : on prend une photo, on porte plainte pour tout et n'importe quoi. Heureusement, le plus souvent ça se passe bien.

Vous avez encore des efforts à faire pour communiquer positivement sur votre métier...

Bien sûr, et c'est compliqué par les fake news, l'information déformée, tronquée, biaisée, orientée que nous subissons dans nombre de médias et sur les réseaux sociaux. Il y a beaucoup de bobards et d'informations peu fiables. Il est par exemple impossible de parler sereinement d'OGM ou de glyphosate. Parce que vous êtes tout de suite condamné, sans le moindre jugement, le moindre recul, la moindre expertise scientifique. L 214 met en scène quelques comportements qui, hélas, existent et que, bien sûr, nous condamnons. Mais ils sont tout de suite exploités pour affirmer que c'est comme ça dans tous les élevages et tous les abattoirs... C'est souvent faux et toujours excessif. Les éleveurs se sont toujours souciés du bien-être de leurs animaux, qui sont leur gagne-pain.

Comment faire alors pour regagner la confiance ?

Les agriculteurs ont toujours eu à cœur de faire connaître réellement leur métier et de le faire aimer. Nous avons organisé, il y a beau temps déjà, des opérations « Fermes ouvertes ». La Vendée est un département touristique qui accueille de très nombreux citadins. Elles ont eu beaucoup de succès et ont permis de belles rencontres et des échanges très fructueux.

Aujourd'hui, c'est peut-être à travers les petits gestes quotidiens que nous pouvons le mieux faire découvrir notre métier et la passion que nous y mettons. À la période des moissons, il m'arrive de faire monter des voisins, des jeunes, sur la moissonneuse-batteuse, à côté de moi. On fait un ou deux tours de parcelle. Ils découvrent l'importance de la récolte pour le paysan. Le moment où il touche concrètement le fruit du travail bien fait. Ils restent souvent interdits devant la précision des machines agricoles d'aujourd'hui, de plus en plus autoguidées.

Et il y a tous ces petits services que les paysans ne refusent pas, une brouettée de fumier pour le jardin, une botte de paille, quelques poignées de maïs pour les poules, un tour de débroussailluse parce qu'on ne sait plus comment arrêter les chardons et les ronces... Tous ces petits gestes facilitent grandement des rapports qui peuvent se crispier.

Que pensez-vous des mesures qui interdisent l'emploi des pesticides à proximité des habitations ?

Si c'est cent cinquante mètres, c'est fini pour beaucoup d'exploitations, surtout dans nos régions où les villages sont nombreux. Si c'est moins, même cinq mètres, qui va entretenir la bande non cultivée, improductive ? Les arrêtés ne vont pas empêcher les herbes folles d'y pousser... Qui va tondre ? Qui va payer l'enlèvement des déchets ?

Je crois qu'il existe des solutions de bon sens. Pourquoi les agriculteurs ne seraient-ils pas rémunérés pour des travaux d'entretien qui respectent l'environnement ?

Y a-t-il toujours des raisons de croire en votre métier ?

Je pense vraiment que nous allons vivre une période formidable. Oui, je crois que nous pouvons mettre sur pied une agriculture différente. Je ne suis pas béat, je suis confiant. Il y a une exigence incontournable : c'est que cette agriculture soit rentable. L'acte de produire doit absolument rester majeur. On ne peut pas fonder l'avenir sur des aides. Il ne peut passer que par des prix rémunérateurs. Le consommateur peut-il le comprendre ? S'il est rassuré par des produits français, tant mieux, mais il doit alors leur donner la priorité et payer le juste prix.

Tous les Français veulent voir des vaches et des veaux dans les prés. Mais pour cela, il faut qu'ils gardent suffisamment d'agriculteurs actifs. Sinon, les animaux partiront aussi avec ceux qui arrêtent...

Excellent pour la rotation des cultures, le chanvre est innovant, économique et écologique.





La vie multiple et complexe des agriculteurs d'aujourd'hui implique de lourdes contraintes administratives.
© Photos Franck Toms / atelierdujour.fr.

La notion de progrès agricole est aujourd'hui souvent dénigrée. Qu'en dites-vous ?

Nous avons très vite mis en œuvre les nouvelles technologies. La génétique nous a fait faire rapidement de grands progrès dans le domaine de l'élevage. Et pas seulement en termes de rendements. Il est aujourd'hui possible, pour les élevages de poules pondeuses, de ne plus broyer les poussins mâles – des images qui en effet ne sont plus soutenables – grâce à la différenciation sexuelle en amont.

Nous réduisons autant que possible les doses de produits phytosanitaires. Mais cela n'est pas toujours faisable, en agriculture conventionnelle comme biologique. La recherche a mis au point des variétés de blé plus résistantes aux maladies ou à la sécheresse, qui exigent moins de produits fongicides.

Nous devons réapprendre à travailler nos sols, peut-être revenir à la charrue si nous ne pouvons plus utiliser d'herbicides. Il nous faut donc être de plus en plus pointus, partout, partout.

Vous serez bientôt à la retraite. Comment appréhendez-vous ce changement ?

Je vais arrêter à un moment compliqué de notre agriculture, mise à mal par l'agribashing insensé

d'une minorité. Mais c'est aussi un moment enthousiasmant parce que rien n'est figé. C'est presque dommage d'arrêter maintenant ! Mais je suis heureux. Mon fils va me succéder sur l'exploitation familiale et je vais garder des liens étroits avec l'exploitation, les voisins, le monde professionnel. J'ai un petit bout de vigne planté en Oberlin. Je vais le garder pour faire le pineau de l'apéro...

—
La CAVAC regroupe 4 500 exploitations et 10 000 sociétaires, en Vendée et nord Deux-Sèvres. Productions animales, végétales, agroalimentaires.
Chiffre d'affaires : un milliard d'euros.

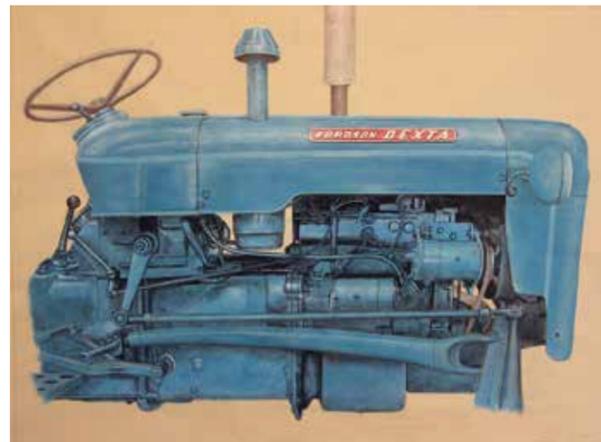
—
Gilles Bély est journaliste retraité du quotidien *Ouest-France*, et président de la Société des écrivains de Vendée.

Carte blanche

Benoit Rondot



Tracteur Deutz, peinture à l'huile sur papier industriel, 90 x 120 cm, 2016.



Tracteur Fordson Dexta, peinture à l'huile sur papier industriel, 90 x 120 cm, 2016.



Tracteur Vendevre, peinture à l'huile sur papier industriel, 90 x 120 cm, 2016.



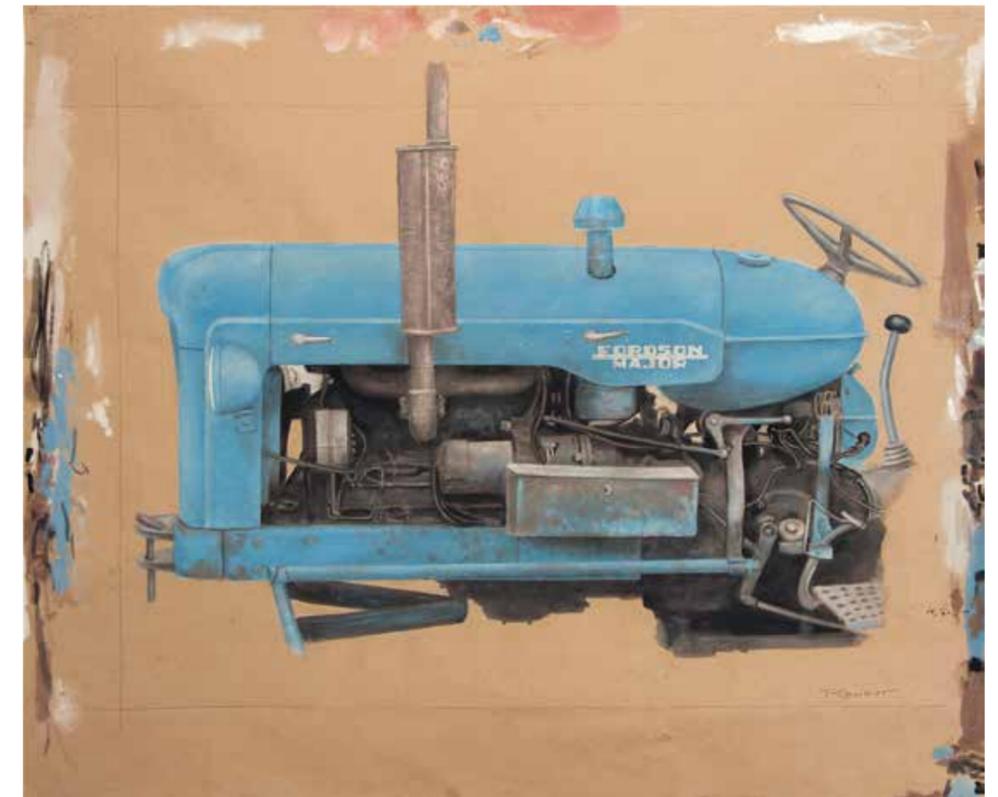
Tracteur Renault D22, peinture à l'huile sur papier industriel, 90 x 120 cm, 2016.



Tracteur Mc Cormick, peinture à l'huile sur papier industriel, 90 x 120 cm, 2016.



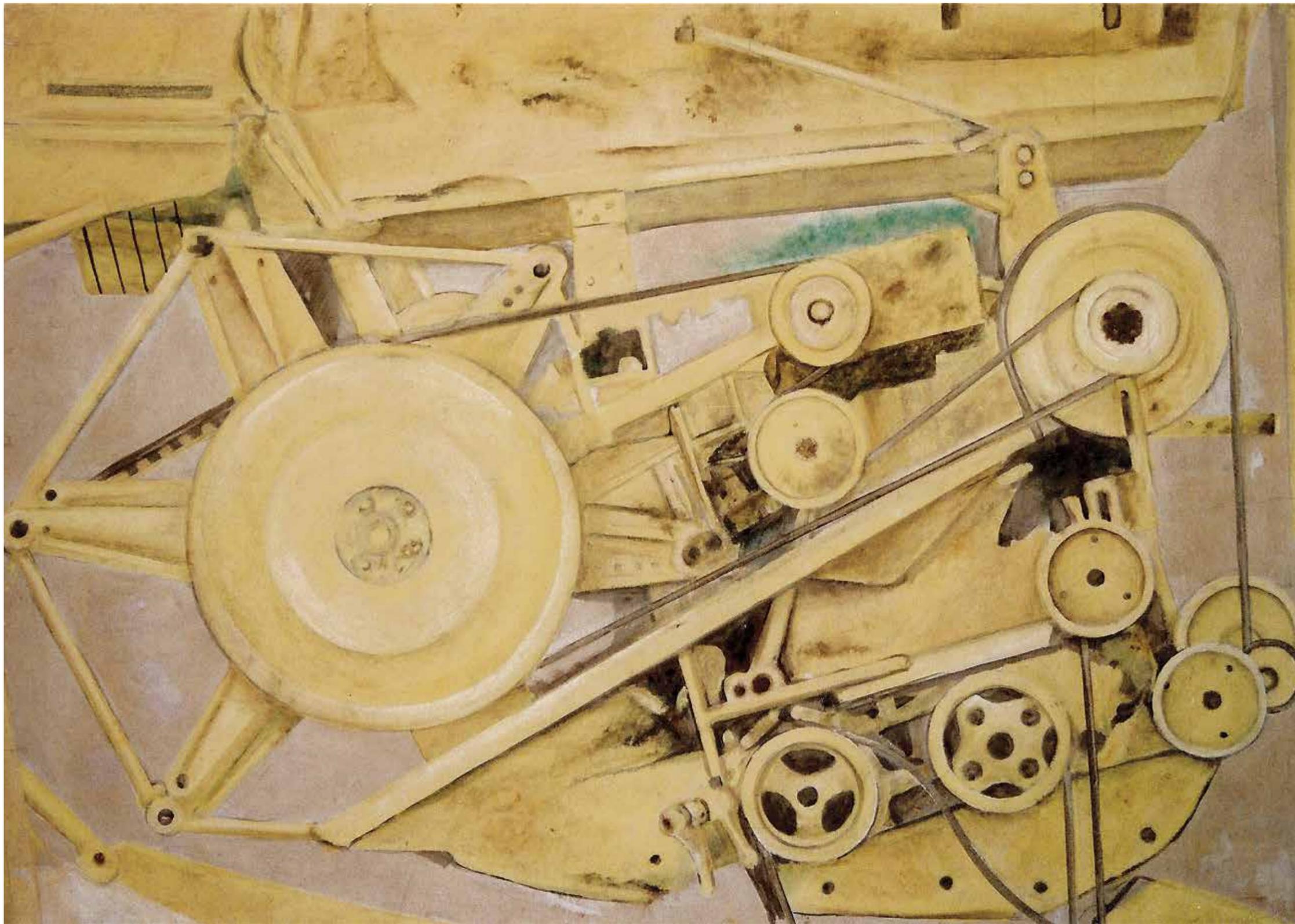
Tracteur Massey-Ferguson, peinture à l'huile sur papier industriel, 90 x 120 cm, 2016.



Tracteur Fordson Major, peinture à l'huile sur papier industriel, 120 x 140 cm, 2016.



Tracteur Eicher, peinture à l'huile sur papier industriel, 120 x 140 cm, 2016.



Moissonneuse-batteuse, détail, peinture à l'huile sur papier industriel, 200x300 cm, 2006.

Principe moteur

Éva Prouteau

Artiste collectionneur, Benoit Rondot vit entouré d'archipels d'objets. Ces îlots sont en expansion continue, rigoureusement classés, et dénotent une insatiable soif d'organiser les trésors chinés un peu partout. L'étymologie du mot ramène naturellement à cette réalité : *collectio* comme réunion, rassemblement de ce qui était préalablement dispersé, pour qu'un jour, peut-être, de dispersion il ne soit plus question. Fort de son combat contre la diaspora, tout collectionneur crée un ordre dans l'univers qui l'enveloppe, et certains désirent l'offrir en partage. En 2019, Benoit Rondot a ainsi reconstitué pour le public l'atmosphère de son atelier et de son appartement, dans les espaces du Rayon Vert, ancienne cure de l'église Sainte-Anne à Nantes¹. Le dispositif mêlait intimement l'œuvre de l'artiste et sa *collection de collections* : entre ses encyclopédies sur la faune et la flore du XIX^e siècle et ses jeux d'enfants des années 1960, ses vitrines entomologiques et ses catalogues d'outillage, l'artiste présentait ses peintures, et notamment un extrait choisi de sa série sur les moteurs de tracteurs.

C'est en 2006 que débute cette série ouverte qui compte désormais quarante œuvres, à la fois monochromes et fragments de campagne. L'artiste photographie les engins agricoles au hasard de ses promenades ; il va voir les paysans et rencontre également le truculent Rogatien Mortier, un fermier d'Abbaretz qui possède la plus grande collection de tracteurs de l'Ouest. Ces photos lui servent ensuite à élaborer de grandes peintures dont la composition se focalise sur le moteur, mécanique complexe aux formes rondes, aux couleurs délavées, à l'opposé de la rutilance des tracteurs actuels, dont le moteur est invisible. Les matériaux qu'il met en œuvre permettent ainsi à Benoit Rondot de traduire l'effet du temps sur des surfaces patinées par les éléments : il récupère des bobines de papier à l'usine Béghin Say et utilise pour le fond de ses compositions le côté écrit de ces feuilles d'emballage du sucre, qui rappelle l'aspect industriel du kraft mais aussi la teinte de la terre et des sacs de grain. Il s'approche ensuite au plus près

des couleurs initiales de ces machines d'après-guerre, travaillant avec un mélange d'huile et d'acrylique, qu'il lustre ensuite à l'huile de lin. Péréquien, l'artiste se révèle attentif à la poésie des marques du passé – leur pouvoir d'évocation et leur typographie – qui infiltre le marketing agricole de ses accents de spleen : Farmall et Massey Ferguson, les Américains, côtoient l'Anglais Drexia et le Français Vendeuvre, clin d'œil fortuit au monde de l'art.

On pourrait inscrire cette série dans le sillage des œuvres machinistes de Francis Picabia, ses schémas, coupes, élévations, images *ready-made*, proches parents des objets prélevés et élevés au rang d'œuvres d'art par Marcel Duchamp. À l'époque, cependant, l'artiste dadaïste substituait la représentation froide de la machine au statut démiurgique du savoir-faire de l'artiste, comme si la sécheresse du dessin technique pouvait faire trembler la mythologie de ceux que Duchamp nommait « les intoxiqués de la térébenthine ».

Un siècle plus tard, Benoit Rondot privilégie une approche plus tendre, où la machine peut s'allier tranquillement à la sensibilité et à la « main », à la dimension artisanale de la peinture. Présentés orthogonalement comme des spécimens d'étude, les portraits de moteurs évoquent même une collection de corps organiques, lointains cousins d'insectes ou d'acariens. Une étrange vie anime également la double page qui clôt cette carte blanche, où se déploient les rouages d'une moissonneuse-batteuse : épiphanie de jaune, ce gros plan machinique fonctionne comme une synecdoque, qui saurait suggérer non seulement le corps complet de cette géante des champs, mais plus encore l'étendue de blé ou la parcelle de colza, et le soleil qui darde sur elles ses rayons. Un écosystème au repos, une vie silencieuse propice à la contemplation.

1. L'Atelier imaginaire, dans le cadre du Voyage à Nantes, été 2019.

Chroniques

Échos - Monde paysan
Bande dessinée
Littérature
Patrimoine
Brèves

DOSSIER MONDE PAYSAN



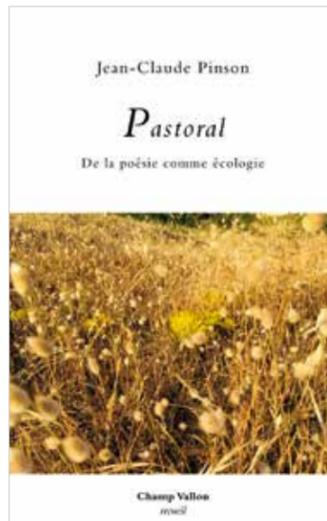
© Photo Bernard Renoux.

Le musée Agri-Rétro

Plus de deux cent cinquante machines agricoles s'alignent, serrées sous des hangars. Dans un langage fleuri, le fondateur du musée, Rogatien Mortier, commente la visite. En 1970, il acquiert son tout premier tracteur à Nort-sur-Erdre, un Farmall que son propriétaire avait écarté pour un plus récent. Les acquisitions se sont ensuite enchaînées : McCormick, Fordson, Deutz-Fahr, Buffle, Pony, Venduvre, Field-Marshall... Rogatien connaît ses machines au boulon près, et toutes fonctionnent. La visite mêle l'histoire de la marque et celle de son expérience d'ancien agriculteur. Le ton ravive la mémoire de chaque engin, accompagné d'anecdotes et de souvenirs. Dans le film de Jean-Loup Hubert *La Reine Blanche*, sorti en 1991, le char de carnaval est tracté par un Someca du musée. Jean Carmet exigera que Rogatien l'assiste pour le conduire : « Il n'avait pas les pattes longues ! » Leur relation se poursuivra, amicale et arrosée. Dans son musée, Rogatien Mortier questionne implicitement la mécanisation agricole qui a permis l'amélioration des conditions de vie et d'autonomie des paysans.

—
Musée Agri-Rétro - Le Houx
44170 Abbaretz
02 40 55 19 77 - <http://agriretrou.unblog.fr/>

/ Bernard Renoux



Pastoral

Le rapport entre poésie et nature semble évident. Il existe une tradition bucolique depuis Virgile, au risque d'associer poétique et mièvrerie. S'il est vrai que le poète chante la Terre, il est juste qu'il s'inquiète de son devenir. Car être poète, c'est une manière d'habiter le monde. De là l'idée que la poésie est une écologie, qu'elle dit et pense notre présence au monde à sa façon unique, musicale. Philosophe, Jean-Claude Pinson s'est bâti un univers conceptuel, un lexique (comme une sorte de boîte à outils). Ses essais récents constituent une « po-éthique » et proposent, à travers la fréquentation d'innombrables poètes, romanciers, penseurs, une démonstration originale et convaincante de la nécessité d'un « pacte pastoral », d'une « zoopoétique » pour les temps qui viennent, comme des réponses à l'« à quoi bon ? » des poètes devant la catastrophe. Composé de six parties, *Pastoral* nous invite à la vigilance, au ralentissement, à l'invention (les ZAD en sont un exemple), à passer un contrat avec la Terre, le « pastoraliat ». La poésie, comme une écologie ultime. En ces temps d'inquiétude, c'est stimulant.

—
Jean-Claude Pinson, *Pastoral. De la poésie comme écologie*, Éditions Champ Vallon, 18 €.

/ Alain Girard-Daudon



© Photo Cyril Le Tourneur.

Prendre le bocage

Le bocage, paysage taillé de main d'homme, a longtemps fait l'identité des campagnes. Mais les chemins, haies et talus qui le caractérisent sont trop souvent détruits pour agrandir les champs cultivés, bien qu'ils soient les abris indispensables d'une biodiversité de plus en plus menacée. Reporter international originaire de la Mayenne, Cyril Le Tourneur d'Ison fait du bocage de sa région sa « zone à défendre ». Pour aborder cette fragilité, le photographe prend le parti de l'esthétisme. Brumes, jeux d'ombres et de lumière, arbres décharnés ou touffus... Les courbes des chemins creux, qu'il a capturés dans des clichés en noir et blanc immersifs, donnent au paysage mayennais des airs de conte de fées tour à tour inquiétant et enchanteur. La série, nommée « Palimpseste » parce qu'il s'agit ici des traces d'un passé réécrit sans cesse, a fait l'objet d'une exposition itinérante en Mayenne en 2019. L'édition qui l'accompagne rassemble les photographies et quelques textes et citations, extraits tantôt de livres, tantôt d'entretiens réalisés par le photographe.

—
Cyril Le Tourneur d'Ison, *Palimpseste*, Les Ateliers de l'image, 56 pages, 10 €.

/ Pascaline Vallée



L'Avenir des simples

Nous ne sommes pas 7 milliards mais 77 milliards, si l'on inclut nos « frères » animaux, comme aurait pu dire François d'Assise. Mais c'est Jean Rouaud qui parle ici. Le romancier des gens de peu, des oubliés de l'Histoire, entré en littérature avec *Les Champs d'honneur*, chef-d'œuvre mélancolique qui a marqué notre région. Des années plus tard, c'est un homme en colère qui fustige avec une ironie mordante le cynisme et la cruauté d'un monde néolibéral qui court à sa perte et, partant, à la nôtre. Contre les multinationales, « multi-monstres », il nous appelle par des révolutions minuscules au quotidien à un changement radical de nos vies : décroissance, ralentissement, véganisme, fin de la surconsommation, autant d'armes qui, sans tuer, nous défendent. Son livre est paru début mars, juste avant la pandémie : voilà qui résonne étrangement. Très argumenté, d'une écriture précise, élégante, efficace, ce traité de résistance plus humaniste que politique n'est pas un catalogue de plus d'idées « tendance » mais un appel à la vraie vie, quand « c'est toujours la poésie qui l'emporte. C'est-à-dire l'art du monde. »

—
Jean Rouaud, *L'Avenir des simples*, Éditions Grasset.

/ Alain Girard-Daudon



© Photo Karoll Petit.

Les morts invisibles

Vus de loin, ils ne sont qu'une donnée statistique, alarmante mais un peu floue. Vus de près, ils sont un gouffre immense dans la vie d'un couple, d'une famille, d'une ferme. Selon une enquête réalisée par la mutuelle MSA en 2019, deux exploitants agricoles se suicident chaque jour. Dans cette catégorie de population, le taux de suicide est de 15 % supérieur au taux moyen. Qu'est-ce qui pousse tant d'hommes (80 % des cas) et de femmes à laisser derrière eux les animaux et les plantes dont ils dirigeaient la croissance, à faire taire leurs outils et l'agitation immuable de leurs tâches quotidiennes ? Des difficultés financières, des complications administratives, l'usure du travail, le manque de reconnaissance sont autant de fardeaux qui finissent par peser trop lourd sur les épaules de certains. Mettre fin à ses jours paraît alors la seule issue, qu'il s'agisse d'un geste privé, dans un coin de la ferme, ou rendu public, comme celui de Jean-François, soixante et un ans, qui s'est pendu devant la porte du bâtiment de la SAFER (Société d'aménagement foncier et d'établissement rural) du Limousin. Une chaise noire, vide : c'est ce qu'a choisi la photographe Karoll Petit pour représenter cette absence et cette détresse. Familière du milieu agricole, elle a été frappée par l'omniprésence latente de ce sujet, aussi tabou que galopant. Depuis 2018, elle en a fait une série, qui comporte pour l'heure

six portraits de disparus. Dans les fermes qui lui ouvrent leurs portes, la photographe recueille le témoignage des familles endeuillées. L'emplacement de la chaise est choisi pour rendre hommage au mort : elle est à l'endroit qui lui était le plus familier, celui où son empreinte reste la plus forte. L'effet est troublant, tant l'absent retrouve une présence. Un chien reprend naturellement sa place à côté de la chaise de son maître, des vaches amoureuses cherchent encore la main de leur éleveur. D'autres ont décidé de rester, malgré les difficultés. Pour se pencher encore davantage sur la détresse paysanne, Karoll Petit décline sa série en photographiant selon le même protocole des exploitants qui ont failli passer à l'acte. Devant son objectif, leurs regards disent le poids des dettes et des regrets. Les témoignages recueillis prouvent qu'une longue lutte reste à mener pour transformer le modèle économique qui les broie chaque jour un peu plus.

—
Série visible sur le site Internet de Karoll Petit : www.karoll-photographe.com.

/ Pascaline Vallée

François-Jean Goudeau /

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDES

C'est en sautant à cloche-pied, en essayant d'enfiler péniblement une botte sur le seuil de sa maison, il y a un peu plus de vingt ans (le samedi 19 juillet 2000, à 10 h 40 précisément), qu'Étienne Davodeau – alors encore presque inconnu – fonçait, sans le savoir et selon une trajectoire que dément l'inclinaison de ce dessin à la première personne, vers son destin d'artiste: celui d'un auteur remarquable du réel, pionnier francophone de la bande dessinée de reportage, que les succès publics à partir des *Mauvaises Gens* consacreront dans le cercle très restreint des meilleurs vendeurs de romans graphiques.

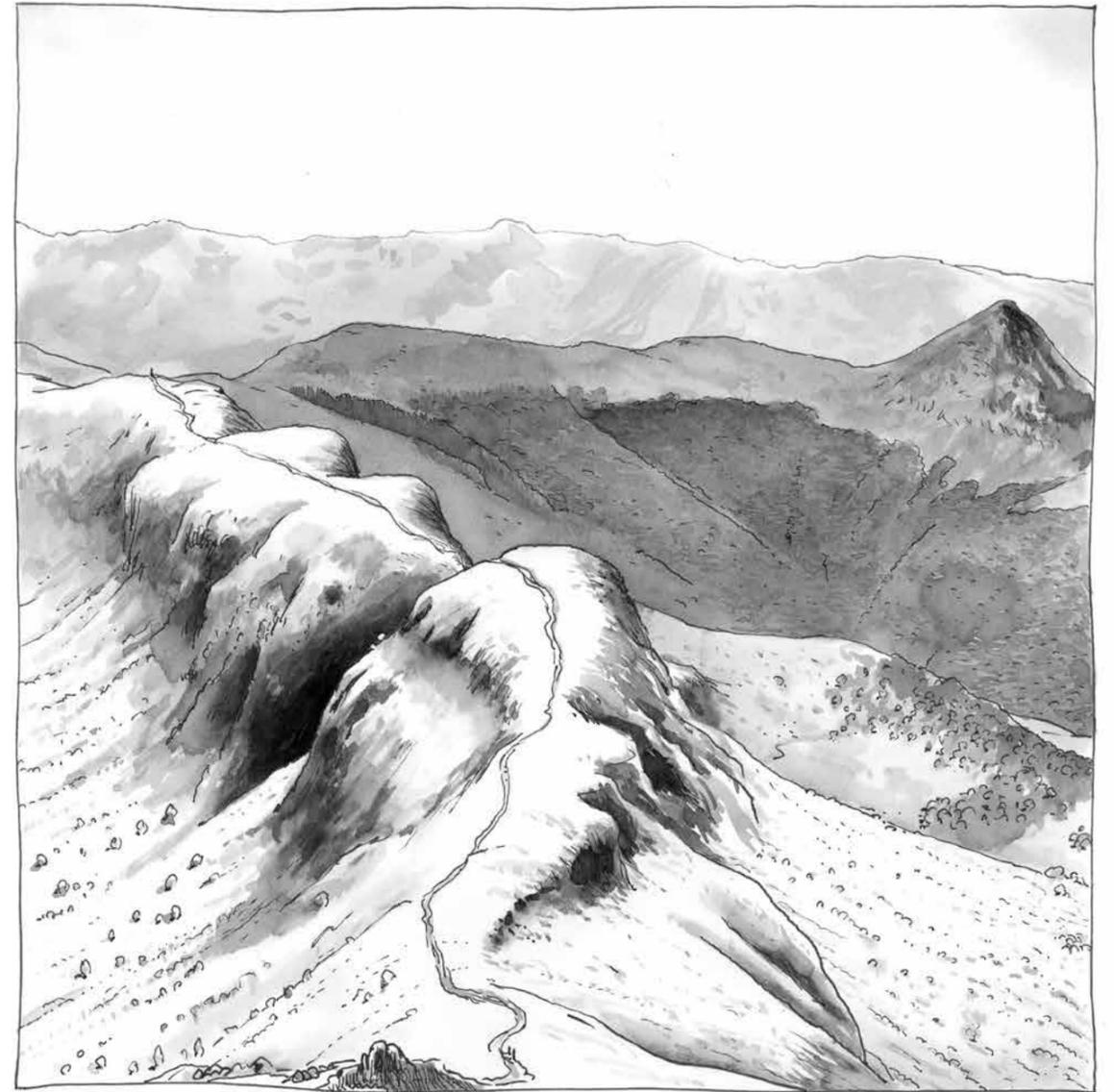
Et si le monde paysan est synonyme de best-seller pour le natif des Mauges, *Les Ignorants*² ne furent donc pas sa première incursion dans le domaine. C'est *Rural!*, paru dix ans plus tôt aux éditions Delcourt, qui fut son tour de chauffe³; il y croise la construction controversée de l'autoroute A87 reliant Angers à La Roche-sur-Yon avec des paysans convertis au bio dont l'exploitation se trouve en bordure de cette « cicatrice » dans leur paysage de la vallée de l'Hyrôme, en Anjou. Ce schisme, il l'observe au plus près, en se mettant en scène pour la première fois, et donne à voir comme à entendre ceux qui résistent au nouveau monde, d'un productivisme – agricole, économique, industriel – qui défigure les territoires ruraux et leurs habitants.

C'est assurément de la science-fiction, mais s'il réalisait ce livre maintenant, et à l'aune de la crise sanitaire actuelle, en quoi et pourquoi cet ouvrage serait-il différent? « L'approche didactique relative au bio serait moins utile. Beaucoup de gens alors ricaneraient à ce propos et il fallait expliquer le bien-fondé de cette démarche; en 2020, tout le monde sait ce qu'est le bio... même l'adhérent le plus rétrograde de la FNSEA! La différence serait d'abord là. L'idée écologique a également progressé dans la population et la construction d'une autoroute va moins de soi: ce serait inévitablement un livre très différent car, comme chacun de mes livres, il est le produit d'une époque. Ici, c'est celle de la fin du xx^e siècle, du modernisme, de l'aménagement du territoire au nom de principes désormais périmés. Alors, oui, il serait certainement plus incisif, plus radical aujourd'hui, au moment même où l'on parle d'autonomie alimentaire, d'autosuffisance, quant au fait de prioriser la

circulation de voitures à 130 kilomètres/heure et la pollution qui lui est associée! » Et l'avènement de l'agriculture paysanne espéré par José Bové dans sa préface a-t-il eu lieu? « Celle-ci s'opposait à l'agriculture intensive. Cette problématique n'a pas pris une ride, son versant paysan étant celui qui fait la promotion du circuit court, de la proximité, de l'auto-suffisance, ce n'est rien d'autre! Et, non, l'avènement n'a pas eu lieu car ce versant reste minoritaire. L'agriculture biologique s'est certes considérablement développée en vingt ans mais ses acteurs sont partis de tellement bas qu'ils sont encore sous-représentés. Si l'épisode épidémique que nous traversons pouvait servir à la poursuite de ce mouvement pour bifurquer, arriver au carrefour qui est le nôtre en faisant le choix de prendre le petit chemin à gauche plutôt que la grosse autoroute à droite, ce serait bien... Je ne suis pas certain que nous choisirons celui-ci, pourtant c'est le bon, voire le dernier moment pour le faire. »

Cette actualité provoquerait-elle l'envie d'aborder à nouveau la paysannerie? « Je n'ai aucune idée de ce que sera mon prochain livre mais je ne veux pas exploiter de filons. Ces deux livres existent déjà, la bande dessinée est chronophage, la vie est courte... et j'ai envie d'aller voir ailleurs! Sans compter que cette question n'est pas complètement absente du titre au long cours que je suis en train d'écrire et de dessiner, *Le Droit du sol*⁴. Ou comment parler du rapport au sol de *Sapiens* contemporains, à partir de deux exemples précis: ceux qui firent des dessins dans une grotte à Lascaux il y a vingt-cinq mille ans et ceux qui, huit cents kilomètres plus loin, à Bure, s'apprêtent probablement à enfouir des déchets nucléaires dont la durée de « vie » est estimée à cent mille ans. C'est aussi l'histoire d'un auteur qui fait le voyage à pied entre les deux sites, alternant entre le sensible du journal d'une randonnée à travers la France et le scientifique, avec la rencontre de spécialistes en art pariétal, d'agronomes, d'opposants au nucléaire, de sémiologues, le long de cette traversée, pour éclairer le rapport au vivant, aux vivants et à la pérennité ou non des choses humaines⁵. »

Cette sensibilité et cette proximité avec la paysannerie, Étienne Davodeau les partage avec son cadet Jean Harambat: la paysannerie était le thème de sa première œuvre publiée par un grand éditeur de



Le Droit du sol, Étienne Davodeau, planche originale, Éditions Futuropolis, 2021.

bandes dessinées, Futuropolis, en 2008. Toutefois, si *Les Invisibles* sont moins un chant partisan, une chanson de geste, une ballade des dames du temps jadis qu'une complainte paysanne, ils parlent bien de jacquerie et de gabelle. Ainsi que d'une histoire vraie, celle de Bernard d'Audijos, « Robin des bois gascon », qui lutta avec ses mousquetaires débraillés et invisibles contre le gouverneur Pellot et son impôt sur le sel, vers 1665, au temps de Colbert. En 2009, il récidive avec *4 saisons dans les Landes* dans le numéro 5 de la revue *XXI*, mais sous forme de reportage cette fois: le portrait de Pierre, jeune agriculteur, ancien ingénieur ayant repris la ferme familiale et collaborant avec ses deux frères à l'exploitation de cette dernière. Un portrait technique et précis mais, comme toujours chez Harambat, à hauteur d'homme (plus encore quand on apprend que ce récit est issu directement de l'expérience de la ferme familiale), soucieux de conjuguer le solide et le fragile, et d'une poésie émouvante comme une nuit d'octobre...

« Dans *Les Invisibles*, la paysannerie n'est pas seulement un décor. Je voulais surtout parler de l'appréhension irrationnelle, fantasmatique, de cette gabelle, instauration d'une fiscalité moderne, d'une centralisation, d'une transformation, pour le pire et le meilleur. Cette transformation rurale m'intéressait, en évitant que le sujet soit trop manichéen, trop facile. À l'instar de Bernard d'Audijos, personnage ambigu, entre Ulysse et Hamlet, de retour chez lui mais répugnant au devoir d'action. Traduire cette période me plaisait, évoquer ses tiraillements, plus que la jacquerie elle-même. C'est un ancien monde qui commence à être enterré, comme la fin des bûchers, notamment des sorcières, sous Louis XIV. Ces révoltes paysannes sont des révoltes conservatrices, en réalité.

Revenir au monde paysan? Oui, j'en ai envie mais chaque livre est un hasard. Et il est d'ailleurs convoqué dans plusieurs de mes ouvrages. *Hermiston*⁶, par exemple, est d'une poésie rurale que je trouve très belle chez Stevenson et que j'avais moi-même connue. Après, je suis parti – tout en gardant la même sincérité – vers d'autres choses. Mais c'est un monde qui m'est cher. Mon éditrice chez Dargaud, Pauline Mermet, souhaiterait que je fasse quelque chose sur le monde paysan à la Depardon. Après ma trilogie anglaise, peut-être. Pour le moment, j'ai des désirs de western... mais de façon oblique, évoquant le monde rural dans le monde landais, à la Giono, où des tensions se sont produites comme dans les pâturages américains: jamais loin de la terre, donc?! »

Sur ce sujet qui devrait – souhaitons-le – faire naître un engouement et des publications de plus en plus abondantes, nous vous invitons à lire avec le même intérêt *Le Jardin de Rose* d'Hervé Duphot⁸. En vous prévenant que les renaissances, en général, me

plaisent beaucoup. Celle de Françoise, quinquagenaire de banlieue triste en passe d'être condamnée – sur l'autel de la société, de la productivité et de son mariage – à une obsolescence programmée, ne déroge pas à la règle et à mon goût prononcé pour l'espoir et le regain. En rupture de ban social et marital, engoncée dans un quotidien morne et humiliant, elle se retrouve à devoir s'occuper pendant quelques semaines, bien malgré elle, du jardin ouvrier de son amie Rose. Au contact de cette nature et de ses voisins d'abord ingrats, Françoise (devenue Rose, je vous laisse découvrir pourquoi) va reprendre doucement vie, confiance, sens et sentiments. Un joli conte social où le retour à la terre sème des graines de beauté, au cœur d'un monde qui en manque tant. Qui manque aussi cruellement d'humour. Pour cela, un antidote imparable: la série *Nobles paysans*⁹ de la célèbre mangaka Hiromu Arakawa, l'auteur de *Fullmetal Alchemist*. Où elle livre une autobiographie drolatique présentant son passé (qui explique d'ailleurs une autre de ses œuvres à succès, *Silver Spoon*) de fille d'agriculteurs sur l'île d'Hokkaido; elle participera à l'activité de l'exploitation familiale durant une vingtaine d'années, de quoi nourrir des épisodes aussi pédagogiques que loufoques.

Autant de titres qui nous invitent à revenir à la terre nourricière, à la parcourir, à l'interroger, à la regarder, à la comprendre. Et à la respecter, surtout.

1. Delcourt, collection « Encrages », 2005.

2. Futuropolis, 2011.

3. Et un premier succès critique, soulignons-le.

4. À paraître en octobre 2021 aux Éditions Futuropolis.

5. Entretien réalisé en avril 2020.

6. Adaptation d'un roman inachevé de Robert Louis Stevenson; 2 tomes parus chez Futuropolis, réunis en intégrale en 2018.

7. Entretien réalisé en mai 2020.

8. Delcourt, collection « Mirages », 2020.

9. *Kurokawa*, 5 volumes parus entre 2013 et 2018, série en cours.



Les Invisibles, Jean Harambat, Éditions Futuropolis, 2008.

[LITTÉRATURE]

Alain Girard-Daudon /

DES HISTOIRES POUR LE TEMPS PRÉSENT

CATHERINE BLONDEAU, DÉBUTANTS

Une histoire de dix mille ans

« C'est pourquoi, comparés aux chasseurs du Magdalénien, je nous considère, nous autres humains qui vivons dans ce XXI^e siècle naissant, comme de simples débutants. »

Ces peuples qui vivaient entre douze et dix-sept mille ans avant nous auraient-ils trouvé un art de vivre, une plénitude, un équilibre parfait dans leur rapport à la nature ? Détenaient-ils des secrets que nous avons perdus ? Ce sont deux des interrogations, parmi beaucoup d'autres, que soulève le livre *Débutants*, qui est précisément celui d'une... débutante ! C'est en effet le premier roman de Catherine Blondeau, directrice du Grand T à Nantes. C'est un coup de maître. Comment qualifier autrement ce gros roman de cinq cent cinquante pages, qui a l'ambition avouée de revisiter l'histoire de l'humanité en parcourant quelques destinées individuelles, elles-mêmes livrées aux soubresauts de l'histoire récente ? Autrement dit, regarder le passé à l'aune du présent.

C'est au cœur de la Dordogne, région marquée par la préhistoire, que se retrouvent les trois principaux protagonistes de ce récit. L'archéologue sud-africain Nelson Ndlovu, hanté par le souvenir d'un père héros de la lutte anti-apartheid mystérieusement disparu. L'Anglais Peter Lloyd, traducteur, homosexuel, rescapé de l'underground londonien. Et la Polonaise Magda Kowalska, grande figure de femme libre, qui tient une maison d'hôtes. Ces trois-là sont en exil et, comme nous tous, d'éternels débutants de la vie. Ils se croisent, se rencontrent, s'aiment, cherchent leur propre chemin, si tant est qu'il existe, car il est dit page 150 que « la vérité est un pays sans chemin ». À moins que cette vérité ne soit là, sous nos yeux, dans ces fresques d'il y a dix mille ans. *Débutants* est un livre-monde qui nous transporte de Johannesburg à Brixton, le quartier agité de Londres, de Meyrals en Dordogne à Walbrzych en Pologne, dans des pays que l'autrice connaît bien pour y avoir vécu, et qui tous portent les stigmates douloureux de l'Histoire.

Catherine Blondeau, avec un art confirmé du dialogue (c'est une femme de théâtre), un sens de l'intrigue et une construction très habile, réussit à nous passionner, sans que l'intérêt faiblisse jamais. Elle nous

offre un grand roman à l'anglo-saxonne, riche de péripéties et de surprises qu'on ne dévoilera pas ici, un roman de quête et d'enquêtes aussi, où le lecteur en apprend beaucoup sur l'Histoire, l'art, la préhistoire, car tout y est dit avec limpidité, et ce n'est pas le moindre mérite de ce beau livre que de rendre, selon les mots de l'autrice, « le savoir romanesque ».

YOANN BARBEREAU, DANS LES GEÔLES DE SIBÉRIE

Une histoire dans la Russie éternelle

Au récent festival Atlantide à Nantes, Yoann Barbereau était invité en tant que primo-romancier. Cela est d'autant plus étrange que *Dans les geôles de Sibérie* se présente (le titre lui-même est explicite) comme un récit, un témoignage où tout est vrai. « Je n'ai rien inventé », dit l'auteur. On aurait préféré pour lui que ce ne soit pas le cas, car l'expérience est terrible.

Nous sommes en 2015, Yoann Barbereau a quitté Nantes pour diriger l'Alliance française à Irkoutsk, capitale de la Sibérie orientale. Il assume avec brio sa mission d'ambassadeur culturel, invitant auteurs et artistes, développant les relations entre nos pays, les expositions, menant une vie brillante d'échanges et de mondanités. Puis un matin de février, des hommes cagoulés font irruption chez lui, le menotent et l'emmenent sous les yeux de sa fille. C'est le début d'un voyage en enfer. Cellules sordides, passages à tabac, séjour en hôpital psychiatrique, rien ne lui est épargné, sans qu'il comprenne jamais le motif exact de ses souffrances. Il y a bien cette accusation absurde de pédophilie qui lui est signifiée, qu'il rejette comme une grossière manipulation, une coutume en quelque sorte dans cette Russie où, depuis toujours, selon un proverbe, « Nul n'est à l'abri ni de la prison ni de la besace du vagabond ». Yoann Barbereau, brillant et séducteur, mène une vie libre, qui a pu heurter. Est-il victime d'un règlement de comptes privé ? Ou politique ? Sa proximité avec des élus mal vus du pouvoir central est-elle la raison de ce cauchemar ? On ne le saura pas, mais le FSB, héritier du KGB, est à la manœuvre. On sombrerait pour moins que cela. Mais Yoann Barbereau sait que le désespoir, c'est la mort, et la surprise et la force de ce récit tiennent à la capacité qu'il a de survivre en milieu hostile. Peut-être est-ce cet amour pour la Russie, malgré son côté obscur, qui le fait tenir et lui fait dire, non sans

humour, qu'« arbitrairement jeté en taule comme n'importe quel moujik » il est maintenant totalement intégré, que tout est dans l'ordre, et qu'« un roman d'apprentissage russe comporte des figures imposées ». Sans doute les compagnons d'innombrables lectures viennent-ils, au fond des geôles, le visiter et l'aider : les Pouchkine, Chalamov, Pasternak et tous les autres qui incarnent le génie si particulier de la grande Russie. Il les convoque dans son malheur, comme il pense à toutes ces humbles figures croisées dans ce pays qui est à la fois un miracle et un désastre.

Avant d'être un formidable roman d'aventures, ce livre est une déclaration d'amour à la littérature, à l'énergie et à la confiance qu'elle nous donne. On ne saurait dire mieux de l'histoire de Yoann Barbereau qu'elle l'aide à s'évader. Devant l'incurie des diplomates et des politiques français, il lui reste à prendre lui-même son destin en main et à échafauder le plus rocambolesque des plans pour retrouver la liberté. La vie parfois propose ce qu'aucune fiction n'oserait imaginer. On laissera le lecteur découvrir le récit incroyable mais vrai de sa double évasion.

C'est avec en tête l'exemple de Casanova s'évadant des prisons de Venise, avec les mots de François Villon, qu'il trouve la force de défier l'arbitraire et donne à cette épopée qu'il n'a pas choisie une dimension universelle, faisant de ce récit un hymne à la liberté.

PASCALE RUFFEL, TOUCHÉ, COULÉ

Une histoire d'eaux

Eux aussi veulent s'enfuir. Pour d'autres raisons, encore que... Victimes de la folie du monde, des guerres que se livrent à distance Trump, Poutine, Al-Assad et autres furieux démiurges qui régissent la planète, ils n'ont pas d'autre possibilité et finissent parfois, morts sans sépulture, au fond des eaux de la Méditerranée, cette mer de nos vacances.

Pascale Ruffel, dont nous avons salué ici le premier récit, revient sur son expérience de psychologue auprès des réfugiés, s'interrogeant avec une belle acuité sur ce qui la lie si fort à ces damnés de la terre, qui sont

aussi des naufragés de la parole. Tout son travail, on s'en souvient, est de leur apprendre à mettre des mots sur ce qu'ils vivent.

On sait aussi qu'il faut se connaître soi-même pour mieux comprendre l'autre. Comme dans son premier livre, l'autrice revient sur des souvenirs de sa propre jeunesse, creusant encore plus loin dans sa mémoire, jusque dans des recoins sombres. Comment comprendre une certaine tentation du gouffre, ce qu'elle nomme « l'appel des limbes » ? Dans un court chapitre très saisissant, elle évoque la mort d'un frère noyé et sa passion pour la plongée. Faut-il mettre en regard ce souci d'aujourd'hui pour les migrants qui disparaissent en mer ? Le titre lui-même évoque un jeu célèbre qui dans la réalité peut être meurtrier.

Le livre procède par courts chapitres, alternant souvenirs personnels et portraits de rescapés de l'enfer moderne. Tous sont bouleversants : Aurore si mal dans son corps, Adam mal dans notre langue, Esperanza qui a malgré son nom si peu d'espoir. Tous ceux que l'on croise dans nos villes et accueille si mal, le dernier chapitre en témoigne, qui rappelle l'épisode récent d'un camp de migrants en plein centre de Nantes.

Tous ces récits ont en commun d'être des histoires d'eaux. « L'eau peut sauver de n'importe quoi », dit un enfant. Y compris, quand elle se fait linceul, d'une vie qui n'en est pas une. Comme dans son premier livre, Pascale Ruffel ponctue son texte de citations, le plus souvent de poètes, parce que la poésie est la parole libérée, majeure. Écoutons l'autrice superbement nous dire : « De l'étouffement et de la rage ravalée peut jaillir la sauvagerie qui déjà nous guette. Mais peut jaillir aussi la poésie, l'attachement forcené à la vie, les deux pieds dans l'inespéré de toute langue. »

Références bibliographiques :

Catherine Blondeau, *Débutants*, Éditions Mémoire d'encrier
Yoann Barbereau, *Dans les geôles de Sibérie*, Éditions Stock
Pascale Ruffel, *Touché, coulé*, Éditions Joca Seria



Thierry Pelloquet /

AU GRAND AIR

Au lendemain de la mise en place du confinement, annoncé le 17 mars pour lutter contre la propagation de la Covid-19, des milliers de Parisiens quittent la capitale. En quelques jours, la population baisse d'environ six cent mille personnes; beaucoup fuient l'épidémie pour trouver refuge dans des résidences secondaires à la campagne, en montagne et surtout au bord de la mer¹. Sur le littoral atlantique, l'arrivée massive de ces « exilés sanitaires », rejoints par certains habitants d'autres métropoles, marque les esprits. Toute la presse s'en fait l'écho, même le *New York Times* qui titre dans son édition numérique du 29 mars: « Rich europeans flee virus for 2nd homes, spreading fear and fury »². En l'occurrence ici, la peur et la fureur des habitants de l'île de Noirmoutier, stupéfaits et inquiets de voir en ce début de printemps une densité de population quasi estivale!

Pour ceux qui en ont la possibilité, quitter la ville pour se confiner à la campagne en période d'épidémie semble néanmoins une constante de l'histoire. En témoigne la retraite, en pleine peste noire, d'une dizaine de jeunes Florentins dans leurs villas des collines de Fiesole; c'est le prélude du célèbre *Décameron* de Boccace (1349), qui illustre combien le concept de villégiature intègre, dès les prémices de la Renaissance, l'idée de fuir la ville pour trouver sécurité et régénérescence au contact de la nature et du « bon air ».

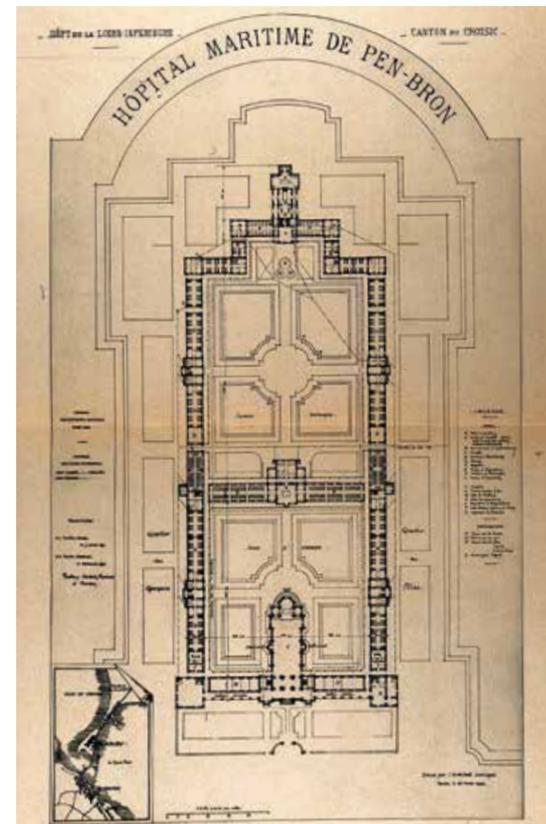
TENIR LES ÉPIDÉMIES LOIN DES VILLES

Tout au long du Moyen Âge, les autorités publiques s'employèrent d'abord à lutter contre l'air vicié, qui induit la propagation des épidémies, en confinant les malades en dehors des villes. On conserve de nombreuses mentions, parfois même les vestiges, de léproseries installées le long des routes et dans les faubourgs; beaucoup furent ensuite transformées en lazarets (nommés aussi sanitats³) pour traiter les pestiférés. À partir du début du XIX^e siècle, l'arrivée de nouvelles maladies infectieuses, favorisée par les échanges maritimes internationaux, eut pour conséquence la création de lazarets en avant des ports. En 1861, une virulente épidémie de fièvre jaune atteint vingt-six personnes à Saint-Nazaire. Napoléon III décide aussitôt de créer un hôpital à l'embouchure de la Loire: le site de Mindin⁴, sur la rive sud de l'estuaire, est retenu pour y installer un lazaret et un port équipé d'une jetée et de grues de déchargement, afin de

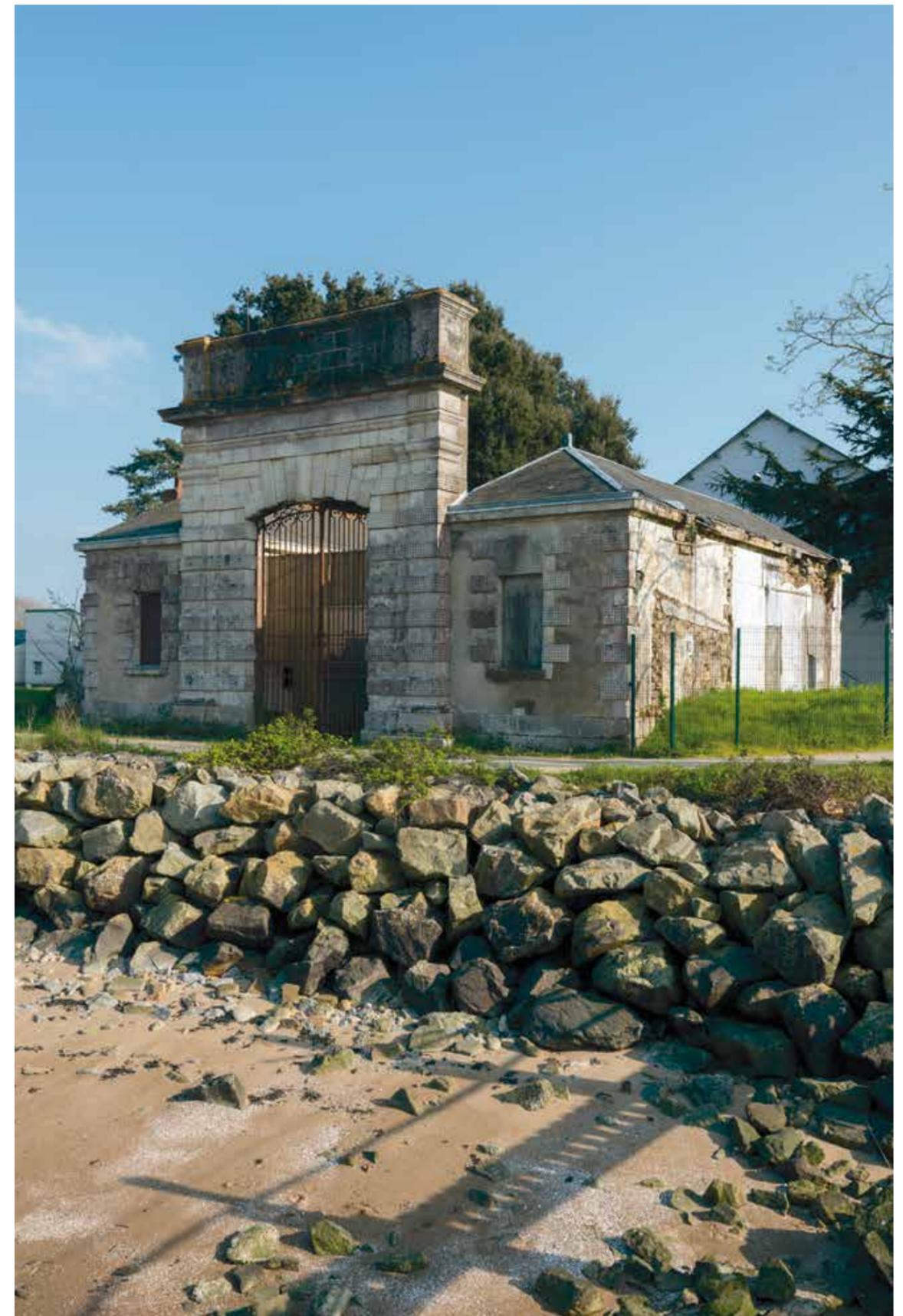
mettre sous surveillance hommes et marchandises. À proximité, différents bâtiments (infirmerie, réfectoire) s'organisent à l'intérieur d'un mur d'enceinte doublé d'un chemin de ronde. Seule l'entrée principale témoigne encore du projet d'origine; elle fait aujourd'hui l'objet d'un programme de restauration et de valorisation qui englobera les autres espaces, dont certains furent notamment transformés en sanatorium.

VAINCRE LA TUBERCULOSE

Le développement spectaculaire de la tuberculose au cours du XIX^e siècle, sous ses différentes formes et au sein de la population la plus pauvre, va être à l'origine d'une montée en puissance de la politique d'hygiène publique. Pour soigner les enfants rachitiques ou atteints de tuberculose osseuse, une série



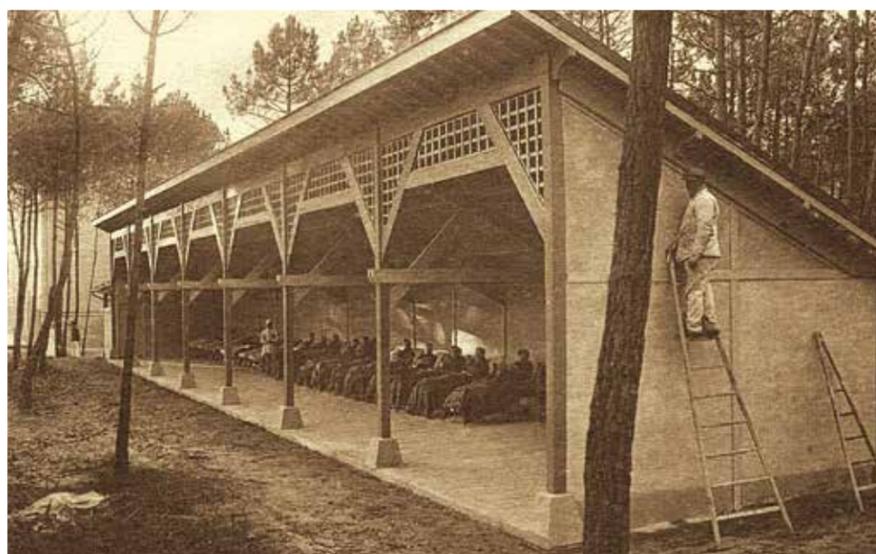
Plan de l'hôpital maritime de Pen Bron, 1896. © cc BY-SA 4.0.



La chapelle du Lazaret, ancien hôpital pour la mise en quarantaine des malades, Saint-Brevin. © Photo ©Vjoncheray.



Préventorium du Côteau, Varades. Coll. Archives départementales de Loire-Atlantique.



Sanatorium de Parigné-Lévêque. Coll. Archives départementales de la Sarthe.



Château et sanatorium de Maubreuil, Carquefou. Coll. part.

d'hôpitaux maritimes est installée sur les côtes, à l'instar de celui de Pen Bron (La Turballe), inauguré en 1887, qui pouvait accueillir plus de deux cents jeunes malades traités par cure d'air mais aussi par bains d'eau de mer.

Idéalement situés sur une pointe sablonneuse et iodée, les bâtiments conçus par l'architecte nantais Georges Lafont ont été organisés autour de cours fermées dont l'une est délimitée par une aile disposant d'une longue galerie couverte, exposée au sud. Les bâtiments seront agrandis dans les années 1950 par l'ajout de deux pavillons adaptés aux nouveaux soins, dont l'architecture moderne tranche sur l'inspiration néoromane d'origine⁵.

La lutte contre la forme pulmonaire de la maladie s'intensifie au sortir de la Grande Guerre, avec le vote de lois relatives au développement national de dispensaires et de sanatoriums⁶. Dans ce cadre, l'hôpital de Pen-Bron, alors dirigé par Alexis Ricordeau, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique, fonde en 1918 à Varades un établissement destiné au traitement préventif de la tuberculose chez les jeunes filles. Dominant la vallée de la Loire depuis les hauteurs d'un coteau bien ensoleillé, le « préventorium » développe dans les années 1920 deux imposantes ailes ouvertes au midi et rattachées à un pavillon central précédé d'une terrasse où les malades pouvaient également profiter d'un air bienfaisant.

UNE ARCHITECTURE MODERNE OUBLIÉE

Dès lors, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un vaste mouvement de création d'établissements publics et privés, à vocation préventive et curative, est mis en place à l'échelle régionale. Dans la Sarthe, le site de Parigné-l'Évêque, au cœur d'une vaste forêt de pins, est choisi pour l'implantation d'un important sanatorium qui ouvre ses portes en 1932. Les deux architectes départementaux concepteurs du programme, Grosh et Giudetti, édifient deux longs bâtiments parallèles, l'un réservé aux hommes et l'autre aux femmes, dont les façades principales exposées à la lumière et au soleil sont raccordées par un corps transversal destiné aux services généraux.

Beaucoup d'autres structures investissent de vastes propriétés qui offrent elles aussi un cadre éloigné de toute agglomération, où l'air est pur. Si d'anciens châteaux peuvent abriter des services administratifs et techniques, les espaces de soins sont accueillis dans des constructions fonctionnelles présentant des dispositions qui facilitent les traitements : bâtiments étirés, chambres orientées, aménagements intérieurs soignés, galeries de cure accessibles, parcs pour la promenade. C'est le cas au château des Fougerays,

près de Châteaubriant, ouvert en 1927 mais qui, dix ans plus tard, doit déjà réaliser une nouvelle aile due à l'architecte parisien (et prix de Rome) André Leconte. Il en va de même à Clavières, dans la Mayenne : la station sanitaire ouverte dès 1916 aux militaires tuberculeux est transformée en sanatorium départemental et agrandie en 1936 d'une nouvelle aile « moderne » en béton armé. Mais c'est le vaste sanatorium départemental du château de Maubreuil, élevé en 1934 à Carquefou, près de Nantes, sur les plans de l'architecte nantais René Ménard⁷, qui illustre le mieux la modélisation de l'architecture héliotrope. Avec ses lignes géométriques, ses façades blanches largement ouvertes, son toit-terrasse et son décor minimaliste, l'écriture revendique également une modernité que la transformation récente du bâtiment en centre de formation professionnelle n'a que partiellement conservée.

Tombés en désuétude après la victoire sur la maladie, les sanatoriums ont en effet été peu à peu désaffectés et parfois abandonnés. Comme le souligne Philippe Gandvoinet, architecte et urbaniste de l'État, docteur en architecture, ils témoignent pourtant d'un moment singulier où « l'innovation architecturale a été mise au service du malade, devenu lui-même l'élément central du projet médical⁸ ». Un épisode que l'on peut évidemment laisser tomber dans l'oubli.

1. Évaluations de l'INSEE. Un million de personnes auront quitté leur résidence principale durant le confinement. Denis Cosnard, « Confinée, l'Île-de-France s'est engourdie », *Le Monde*, 18 avril 2020. Lire également l'étude de Jean-Laurent Cassely et Jérôme Fourquet, *L'exode sanitaire : nouvelle manifestation de la sécession des catégories supérieures*, Fondation Jean Jaurès, 27 mars 2020.

2. <https://www.nytimes.com/2020/03/29/world/europe/rich-coronavirus-second-homes.html>

3. Terme issu de l'italien. Un premier établissement est réalisé à Venise en 1423. Voir Pierre-Louis Laget, « Les lazarets et l'émergence de nouvelles maladies pestilentielles au XIX^e et au début du XX^e siècle », *In situ*, n° 2, 2002.

4. Sur la commune de Saint-Brevin-les-Pins.

5. Laurent Delpire, « Sanatorium puis hôpital hélio-marin dits de Pen-Bron », www.patrimoinepaysdelaloire.fr

6. Loi Léon Bourgeois sur les dispensaires antituberculeux, 1916 ; loi Honnorat sur les sanatoriums, 1919.

7. Il est aussi l'architecte de l'église Sainte-Thérèse de Nantes.

8. Philippe Gandvoinet, « Valoriser le patrimoine climatique : la reconversion des sanatoriums de cure antituberculeuse », *In Situ*, n° 31, 2017.



[LITTÉRATURE]

TENIR DEBOUT DANS LA NUIT

Éric Pessan, qui collabore régulièrement à cette revue, écrit pour des lectorats variés et de tous les âges. Il aime, entre autres, s'adresser aux adolescents, dont il connaît les attentes puisqu'il organise pour eux rencontres et ateliers d'écriture. Il les prend au sérieux, il sait leur écrire à bonne hauteur sur des sujets graves. Lalie, une jeune Française, erre dans New York, admirablement évoquée ici, ville de toutes les séductions, de tous les dangers aussi. Lalie est en fuite (comme souvent dans les récits de Pessan), après qu'un de ses camarades a tenté de la violer. Il lui faudra «tenir debout dans la nuit», trébucher sans sombrer malgré la solitude et la faim, car elle est bel et bien une héroïne qui, au nom de toutes les femmes, réclame réparation. Mené à vive allure, dans une langue à la fois accessible et soutenue, ce récit, riche en péripéties, a tout pour séduire un public jeune. À l'ère de #MeToo il lui parle sans démagogie, ni fausse pudeur, de sexe, de violence, et du respect, de la dignité qu'il faut sans cesse reconquérir.

—
Éric Pessan, *Tenir debout dans la nuit*, Éditions Médium-L'École des loisirs

/ Alain Girard-Daudon



[REVUE]

BLINK BLANK

Et si le cinéma d'animation se laissait feuilleter? La revue *BLINK BLANK*, lancée en janvier 2020, ravira fans et amateurs. Ceux qui imaginent que le film d'animation ne s'adresse qu'à la jeunesse ou/et à un public familial plongeront avec curiosité dans ce mook (mi-magazine, mi-book) richement documenté et illustré. À l'origine de ce projet éditorial: NEF Animation, installée à l'Abbaye royale de Fontevraud, qui s'est associée à l'éditeur mayennais WARM et à la Cinémathèque québécoise. Ce premier numéro consacre un dossier thématique à la production récente de longs métrages qui attire des publics divers et défie l'expression consacrée – quelque peu réductrice – de «dessin animé». Ils disent le monde, sa complexité, le rêve aussi, dépeignent des sociétés présentes et passées, en associant ancrage dans la réalité et échappées (*Les Hirondelles de Kaboul, J'ai perdu mon corps, Ville neuve...*). Au fil des pages, la revue explore la production mondiale de l'animation: la multiplicité de ses formes et temporalités, ainsi que la créativité de ses auteurs actuels et historiques. Son titre, qui sonne comme une onomatopée, fait penser au précurseur canadien Norman McLaren, qui réalisa *Blinkity Blank* en 1955. À travers des entretiens, des articles critiques, l'actualité du cinéma est décryptée selon le point de vue

de journalistes, de spécialistes, de réalisateurs; tout comme le patrimoine du cinéma d'animation, ouvrant la possibilité de découvrir ou de relire une œuvre, un courant, comme le *cartoon* américain. Une parution semestrielle permet ce travail de fond. Une large place est accordée aux projets en cours avec la reproduction de planches de travail pour de futurs films (Florence Miaillhe, Alice Saey), des reportages photographiques sur des visites d'ateliers, des temps de création en résidence. Cette plongée dans la fabrique des images se prolonge avec un focus sur les métiers (comme celui du *character designer*, qui imagine et dessine les personnages avant qu'ils ne soient transformés en marionnettes) et les innovations techniques qui font la spécificité de l'image animée. Ce premier numéro constitue une ressource manifeste et attendue dans un contexte de développement de ce cinéma avec notamment l'émergence du long métrage en Europe, l'excellence de l'animation française dans le monde, l'épanouissement de nouveaux formats et expérimentations. Il a tous les atouts pour contribuer à la reconnaissance de l'animation en tant que forme artistique à part entière. À suivre en octobre prochain avec la sortie du numéro 2.

—
Revue *BLINK BLANK*, n° 1, coédition NEF Animation/WARM/Cinémathèque québécoise, janvier 2020, 160 pages, 20 €.

/ Agathe Le Gouic



Stéphanie Cherpin, Jeanne Moynot, Marie Pincour, vue de l'exposition *Élevée en bouclier* / Gontierama 2020 - Le Carré, Scène nationale - Centre d'art contemporain d'intérêt national / Pays de Château-Gontier. © Photo Marc Damage

[EXPOSITION]

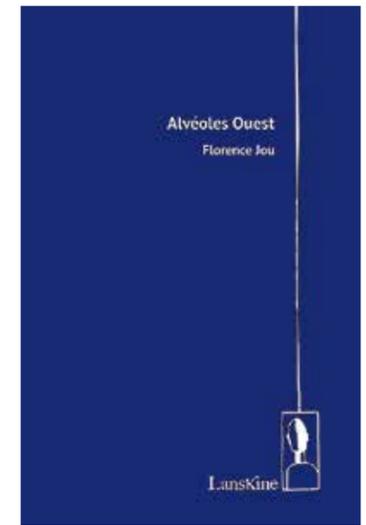
ÉLEVÉE EN BOUCLIER

Qu'ont en commun Marie Pincour, artiste autodidacte présente dans les collections du musée d'Art naïf et d'Arts singuliers de Laval, Stéphanie Cherpin et Jeanne Moynot? Les deux premières sont unies par un lien familial: Marie Pincour est l'arrière-arrière-grand-mère de Stéphanie Cherpin, qui lui rend ici hommage sur une vaste cimaise de bois qui ouvre frontalement l'exposition, sur laquelle le public découvre les petits tableaux au chromatisme délicat de cette dame qui a peint au crépuscule de sa vie, entre sa 84^e et sa 95^e année. Beaucoup de fleurs et de paysages, quelques visages: l'ensemble témoigne d'une infinie douceur, portée par une vision ontologique du monde, une sensibilité au mystère existentiel des choses. Stéphanie Cherpin et Jeanne Moynot partagent quant à elles certains questionnements sur la dimension fantastique contenue dans le réel. Par ailleurs, les trois artistes sont très réceptives au registre du végétal, fil d'Ariane qui traverse cette exposition vivante et odorante: en témoigne la myriade de bouquets suspendus au dos de cette grande cimaise, portrait champêtre de Château-Gontier et vie qui fane au rythme de l'exposition. Stéphanie Cherpin présente, à même le sol dans la travée centrale de la chapelle du Genêteil, plusieurs installations

qui attestent d'une lutte: élevée en bouclier, mais aussi ligaturée, fondue, emmaillottée, éviscérée ou boursoufflée, la sculpture est forcément physique avec Stéphanie Cherpin, dans une pratique tour à tour triviale et précieuse, traversée par l'énergie de l'improvisation. Ces assemblages sont très complexes, emblématiques d'une palette rêche et composite: un pare-brise étoilé, des garnitures automobiles plus ou moins attaquées au pistolet chauffant, de la moquette et des chips peintes en rose... L'énergie de l'œuvre est difficilement descriptible, ode troublante à la beauté hybride, à la vigueur métamorphique. Jeanne Moynot clôt magistralement l'exposition avec un monumental vitrail en bâche plastique peinte et rétroéclairée, dressée à la verticale. Des fleurs y scintillent, traitées en grands mouvements d'enroulement pictural, que surmontent deux mains tendues et une sorte de colombe matisienne. L'exposition *Élevée en bouclier* frappe alors par sa cohésion inattendue: face aux œuvres de ces artistes aux pratiques extrêmement différentes, on est touché par la force collective et féministe de l'ensemble, où l'art devient la métaphore d'une arme défensive que l'on brandirait très haut, pour se protéger et pour avancer.

—
Élevée en bouclier, exposition avec Stéphanie Cherpin, Marie Pincour et Jeanne Moynot à la chapelle du Genêteil, Château-Gontier.

/ Éva Prouteau



[ART CONTEMPORAIN]

TOPO-BIOGRAPHIE

Comment transformer en œuvre l'histoire d'un lieu de création artistique et de son territoire? La poétesse et performeuse Florence Jou a relevé le défi en menant, d'avril à octobre 2019, une enquête au Grand Café, centre d'art contemporain de Saint-Nazaire. Investigations topographiques, entretiens, anecdotes et personnes croisées se sont mêlés à ses propres références littéraires et théoriques, et à son imaginaire, pour donner naissance à un texte de fiction qui oscille entre théâtre et poésie. Il a été joué lors d'une performance en fin de résidence, lu par cinq personnes travaillant ou ayant travaillé au Grand Café, dans un dispositif sonore conçu par l'artiste Dominique Leroy, avant d'être publié. Au fil des pages surgissent ouvriers des usines ou des chantiers, ingénieurs, enfants en excursion... On apprend les premières vies d'un café, situé près d'un rond-point à quatre horloges. On discute les constructions pharaoniques de bateaux ou de villes, tandis que dans d'autres scènes se lance le projet d'un centre d'art où tout est à inventer.

—
Florence Jou, *Alvéoles Ouest*, éditions LansKine et Le Grand Café, 64 pages, 13 €

/ Pascaline Vallée